

Éduquer l'homme à toute son humanité

**Lettre pastorale
de Monseigneur Éric Aumonier,
évêque de Versailles,
aux chefs d'établissement
de l'Enseignement catholique des Yvelines**

Le chef d'établissement
et l'originalité de l'Enseignement catholique

Achevé d'imprimer en juillet 2017
Édition Diocèse de Versailles – Service Communication

Ont contribué à la participation de cet ouvrage :
Diocèse de Versailles
Père Patrick Bonafé, vicaire général
Direction diocésaine de l'Enseignement catholique

© Diocèse de Versailles juillet 2017

I

Mission de l'Église et éducation

1. La mission de l'Église est d'annoncer, sous la conduite de l'Esprit, l'amour de Dieu révélé en Jésus le Christ, Sauveur de tous. L'Église dialogue avec tous les hommes, parce que Dieu s'est fait homme, elle s'intéresse à la totalité de l'existence humaine. Elle prie et loue Dieu et veut servir le développement, la guérison et l'orientation de l'homme créé à l'image de Dieu. Elle s'adresse à tout homme et à toute femme, au cours de sa jeunesse, de sa croissance et de sa vie – comme à « un tout : corps et âme » – dans ses facultés et ses dons d'intelligence, de sensibilité, de volonté.

C'est pourquoi elle s'intéresse à l'éducation et s'y engage. Elle veut, en lien fraternel avec les autres institutions scolaires et éducatives de notre pays, prendre toute sa part dans cette tâche exaltante et plus que jamais essentielle.

2. Cela est compréhensible par les chrétiens : ils reconnaissent en Jésus la sagesse incarnée. Ils voient dans l'acquisition de la sagesse le plus grand des biens,

infiniment désirable pour l'homme et la femme aimantés par le vrai, le bien, le beau.

Cette mission est également comprise par des non chrétiens. L'École catholique est recherchée et voulue pour leurs enfants par de nombreuses familles, bien au-delà des limites visibles de l'Église catholique et l'école, de son côté, accomplit sans arrière-pensée sa mission pour l'ensemble de la société.

Cela est beaucoup moins évident aux yeux de beaucoup d'autres. Les cathédrales ont été construites par les chrétiens, les universités ont été créées à l'initiative de l'Église, les premières écoles de notre pays destinées aux plus pauvres ont été fondées par des congrégations religieuses mais combien reconnaissent dans les initiatives de l'Église en tous ces domaines le témoignage d'une participation généreuse et inventive au bien commun, à la vie de la société et y voient une œuvre qui se poursuit dans le monde de notre temps ?

3. La mission éducatrice est clairement et consciemment assumée aujourd'hui comme hier par beaucoup de chrétiens qui prennent la suite des fondateurs d'écoles catholiques et s'engagent dans le cadre de ces écoles. Ils travaillent avec d'autres enseignants croyants ou non croyants au service des familles, pour les jeunes. Cela marque l'ensemble de leur activité éducative : d'abord à travers l'enseignement lui-même, ensuite par leur manière de vivre leur engagement dans cet enseignement, par leur investissement direct ou indirect, dans

la proposition de la foi, leur appartenance réelle, effective, visible au corps ecclésial du Christ. Cet engagement est celui de l'Église tout entière.

4. Le droit et le devoir de l'Église de créer et de diriger des écoles catholiques sont en outre clairement affirmés par elle, comme le droit et le devoir des parents d'éduquer leurs enfants dans l'école de leur choix¹. Dans notre République, la liberté pour les parents du choix de l'école de leurs enfants est un droit constitutionnel. La situation qui est celle de notre pays est l'aboutissement d'une longue histoire, traduisant une double reconnaissance : celle par l'État de la liberté religieuse, et pas seulement de la liberté de conscience, et celle de l'Église catholique qui reconnaît la République comme légitime. Dans le cadre de la loi Debré, l'État reconnaît la légitimité non seulement de l'existence d'écoles créées par des congrégations religieuses et par des parents mais aussi l'existence d'une organisation de solidarité et de soutien des écoles catholiques d'enseignement relevant de l'autorité des évêques.

Le droit enfin des chrétiens de diriger et de faire vivre des écoles et celui d'avoir une « marque de fabrique » est une spécificité que la loi reconnaît quand elle parle du « caractère propre » des établissements. Une vraie liberté d'organisation interne et de la pédagogie existe bel et bien en droit pour ces établissements et il revient

1 Code de droit canonique, canons 796-806.

à tous, professeurs, parents et chefs d'établissement de l'inscrire dans les faits. Sans généraliser le phénomène, il faut souligner que certains établissements peuvent s'exposer au risque de perdre leur âme, leur spécificité, davantage à cause du manque d'initiatives pour mettre en œuvre les libertés reconnues par le droit que parce qu'ils auraient été empêchés de vivre leur originalité.

Il est vrai que l'Enseignement catholique a choisi de vivre sa mission d'éducation dans le cadre d'un service rendu à la nation tout entière. Associées par contrat à l'État, les écoles catholiques délivrent ainsi un enseignement conforme aux programmes de l'Éducation nationale et préparent aux mêmes diplômes. Il appartient donc à nous tous, en référence au projet éducatif de nos établissements, d'user de notre sens critique pour présenter ces programmes avec intelligence, discernement et largeur de vues.

A travers les valeurs éducatives qui leur sont spécifiques l'Église et l'École catholique sont ainsi légitimement fondées à exercer leur caractère propre et à chercher toujours mieux à être « sel de la terre et lumière du monde » selon la mission confiée par Jésus².

2 Mt 5, 13-14.

A. La mission du chef d'établissement, confiée par l'Église et exercée au nom de l'Église

5. La mission de chef d'établissement vous est confiée par l'Église du Christ, après mûre réflexion mais aussi dans un acte de foi, au nom de Celui qui est la source de toute mission. Vous la recevez dans cette même foi et vous en mesurez l'importance et la beauté.
6. Cette mission est difficile et passionnante. Cela représente un engagement grave. Une enseignante du 1er degré me disait que l'exemple et le soutien d'un chef d'établissement lui ont permis à la fois de découvrir la passion de l'enseignement et de dépasser les appréhensions de sa famille et de ses amis au moment de son propre engagement comme chef d'établissement...
7. De beaux signes manifestent la source de votre mission. Par exemple, la remise de la lettre de mission au chef d'établissement au cours d'une messe par l'évêque ou, en sa présence, par le responsable de la tutelle marque le lien vivant au Christ et à son Église diocésaine au cœur de chacune des décisions, des paroles, des relations qui font le quotidien de votre vie professionnelle, venant comme l'orienter de l'intérieur.

B. Au cœur de cette mission, la vie sacramentelle

8. Au sein de l'Église, toute mission – et la vôtre en particulier - est en effet baptismale. Portée par des baptisés, elle est irriguée de l'intérieur par la communion de la foi et de la charité du peuple chrétien. La vie du baptisé se déploie visiblement de sorte que, par elle, puissent être signifiées des réalités invisibles.

Certes, aucun baptisé n'est digne de cette grâce. Comme tous les chrétiens, vous pouvez avoir l'impression de ne pas vous laissez toujours assez profondément travailler par elle. Mais nous savons aussi que nous ne pouvons, sans risque de division et de contradiction intérieure, faire de séparation entre notre vie humaine, notre vie chrétienne et notre profession adossée à la mission reçue. Nous sommes donc initié à vivre toujours davantage notre baptême !

De notre ancrage dans une relation vivante et priante avec Dieu et dans l'Église dépendent notre vie de charité et la crédibilité de notre témoignage.

9. Il s'agit donc pour vous, comme pour nous tous, d'entrer dans la joie d'une « conversion permanente »³. Plus que de se réapproprier des fondamentaux

3 E. AUMONIER, lettre pastorale « *Augmente en nous la foi* » publiée à l'occasion du synode diocésain célébré en 2010-2011

théoriques ou des convictions abstraites, il importe de se laisser rapprocher vitalemment de Dieu par l'Esprit Saint. Il fait rencontrer Jésus comme une personne vivante. Il conduit au fondement, à Celui qui envoie en mission et Il attend qu'on lui raconte comment on a fait. Vous permettez le déploiement de son action en vous laissant nourrir chaque dimanche au moins par l'écoute de la Parole, la participation à la prière eucharistique et, chaque fois que cela est possible, à la communion eucharistique. Vous apprenez le pardon non dans des théories ou des phrases édifiantes mais en vous reconnaissant comme nous tous pécheurs et en recevant vous-même le pardon, singulièrement dans le sacrement de réconciliation.

C. La nature pastorale de votre mission

10. L'adjectif « pastoral » est le plus souvent employé dans le langage de l'Église pour désigner tantôt le soin et l'attention demandée à chacun pour que tous se laissent toucher et conduire par le Bon Pasteur, tantôt la responsabilité propre de l'évêque qui, en vertu de son ordination et de sa mission, représente avec les prêtres le Bon Pasteur, chef de son peuple, et qui doit à ce titre favoriser, éclairer et conduire les actions et les attitudes pastorales du peuple de Dieu dont il est chargé.

Toute l'Église est en effet invitée par son Seigneur à entrer dans une véritable attitude pastorale, comme le souligne notre Pape François. De quelque façon qu'on qualifie la responsabilité du chef d'établissement « dans le statut », celui-ci participe en tant que chef d'établissement au soin pastoral que porte l'Église aux membres de l'équipe éducative et cela commande de sa part une sollicitude proprement pastorale. Celle-ci est faite de l'attention apportée à tous et à chacun, quels que soient sa sensibilité, ses origines ou son niveau scolaire. Elle est faite d'attention aux brebis qui sont ou ne sont pas du bercail, à celles qui sont fortes et à celles qui sont faibles, en sachant que Dieu seul en réalité sait où nous nous situons. Elle est faite d'un sage discernement des situations. Tout cela suppose qu'on connaisse chaque élève et chaque éducateur mais aussi qu'on se connaisse soi-même et qu'on se sache faible et pécheur. Elle est faite aussi de patience et de courage pour prendre des décisions, pour servir le projet d'établissement, pour résister aux pressions de toute sorte, pour rendre compte clairement, pour entraîner !

Le nouveau statut de l'Enseignement catholique a repris les termes du précédent en qualifiant la responsabilité du chef d'établissement de « responsabilité pastorale » pour bien en souligner la globalité ; elle s'exerce en relation avec l'évêque et comme une mission reçue de lui. Le chef d'établissement est aujourd'hui dans la presque totalité des cas « un laïc en mission ecclésiale » : il reçoit mission de l'évêque, pasteur de toute l'Église

locale, y compris des établissements catholiques qui font partie de la vie et de la visibilité de l'Église.

11. L'évêque associe à sa mission propre de pasteur les ministres ordonnés, dont les prêtres seuls sont susceptibles de recevoir un office avec charge d'âmes. C'est à ce titre qu'il peut envoyer un prêtre en mission auprès d'un établissement et donc du chef d'établissement, avec le titre qui convient le mieux à chaque situation. Non seulement il sert et signifie ainsi la communion avec l'ensemble du corps ecclésial mais il signifie et garantit qu'une institution ecclésiale ne peut vivre du Christ sans recevoir sa parole et ses sacrements et tout particulièrement l'Eucharistie.

Ce double lien avec l'évêque –du chef d'établissement et du prêtre envoyé à l'établissement- implique donc que votre responsabilité pastorale se vive et se signifie pleinement dans une relation de confiance et d'action commune concertée, nouée et entretenue avec soin.

D. Le chef d'établissement et la « pastorale »

12. Parler de la nature pastorale de votre mission conduit à évoquer ce qu'on appelle la « pastorale » dans l'Église catholique dont nous savons que la façon de la concevoir et de la pratiquer est souvent bien différente d'un établissement à l'autre.

On peut la définir comme la vigilance et l'attention apportées à l'ensemble des dispositions mises en œuvre pour proposer, éduquer, nourrir et vivre la foi catholique et la vie chrétienne dans l'établissement. Elle ne peut se réduire, à quelques propositions à la carte, à une attention limitée à une partie de l'établissement ou à des événements ponctuels. Cela fait partie de la vie ordinaire et se conjugue avec le projet même de l'établissement. Elle comporte l'annonce de la foi, l'évangélisation et l'approfondissement de la foi, autant des chrétiens baptisés que de ceux et celles qui se disposent au baptême.

Il est clair qu'il ne s'agit pas d'ajouter une dose plus ou moins forte de « christianisme » à un enseignement profane, comme si la vie chrétienne était un ajout extérieur à la vie : c'est le cas lorsqu'on fait de la pastorale une activité plus ou moins facultative, à part de la vie de l'établissement.

13. Pour servir ce but, sont souvent nommés par le chef d'établissement des adjoints en pastorale scolaire (APS). Leur place essentielle mérite d'être reconnue autant par les enseignants que par les parents et l'ensemble des éducateurs. Elle l'est d'autant mieux quand le chef d'établissement exerce effectivement cette responsabilité de la pastorale en premier et en propre tout en la vivant en équipe grâce à tous ceux qui, à commencer par l'APS, l'animent sous son autorité et grâce à son impulsion.

14. Nous savons bien que parfois ce qui est énoncé en principe se trouve contredit par nos pratiques ou nos usages. C'est pourquoi il est bon de vérifier régulièrement et de rectifier si nécessaire l'organisation pastorale de nos établissements si la séparation se creuse entre ce qu'on fait et ce qu'on annonce, Je vous propose quelques questions qui permettent d'entrer dans un juste discernement :
- La pastorale est-elle un aérolithe ? La voit-on et la vit-on comme concurrente voire comme incompatible avec l'ensemble des cours ? La pastorale est-elle vitalement centrale ou est-elle devenue périphérique ?
 - Faut-il dispenser des élèves incroyants, juifs, musulmans... de toute approche de la foi chrétienne alors que leurs parents les ont inscrits en sachant pertinemment le caractère catholique de l'école ?
 - La définition et l'articulation entre la catéchèse, l'approfondissement de la foi, l'enseignement de la culture chrétienne, la culture religieuse, la présentation du fait religieux dans les matières scolaires sont-elles assez clairement posées et explicitées ?
 - Nos projets d'animation pastorale sont-ils clairs ? Prenons-nous assez de temps pour les élaborer et les faire connaître auprès de l'ensemble de la communauté éducative ?

L'annonce de la foi, la première annonce

15. La crainte du prosélytisme a conduit parfois de façon injustifiable à effacer toute affirmation claire de la nature chrétienne et catholique de l'établissement. Cette affirmation est pourtant indispensable mais elle n'est juste que si elle jaillit d'une foi rayonnante et respectueuse de l'autre. Elle comporte la mise en valeur des signes, des fêtes liturgiques, des célébrations, de la fidélité vivante aux intuitions fondatrices.

La catéchèse

16. Elle s'adresse aux baptisés ou à ceux qui se préparent à l'être. Elle est un écho à la Parole de Dieu et introduit à la connaissance de la révélation ou plutôt de Dieu qui se révèle, par la prière personnelle et liturgique, par l'accès aux sacrements, par la connaissance de l'Écriture lue dans la tradition, par l'invitation à la sainteté dans les commandements et les béatitudes, par la découverte de l'Église.
17. Les conditions de la catéchèse ont beaucoup changé : aujourd'hui nous sommes invités à aller au cœur de la foi, à partir de la Parole de Dieu et du symbole de la foi proclamé par les chrétiens au cœur de la messe. Mais la catéchèse n'a pas d'équivalence ou d'ersatz : elle est donnée ou elle n'est pas donnée dans l'établissement. L'enseignement de la culture même chrétienne ne peut en tenir lieu. Si la catéchèse n'est pas donnée dans les locaux de l'établissement, il convient qu'elle

soit assurée par la paroisse, en relation et en cohérence avec la vie de l'établissement.

18. Si l'établissement renvoie systématiquement ou automatiquement la catéchèse à la paroisse ou aux paroisses, est-ce là une commodité ? Le partenariat avec la paroisse est-il bien vivant ? Ou cette abstention est-elle due à un manque de motivation de l'école pour assurer elle-même la catéchèse ?
19. L'approfondissement de la foi, qui est au fond une poursuite de la catéchèse de la naissance à la mort, demande, comme la catéchèse, que s'y investissent non seulement les parents mais les enseignants et les élèves aînés. Si la réflexion croyante ne commence pas à s'exercer et à mobiliser les ressources de l'intelligence au moins dès le second degré, on sait bien que ce sera plus difficile ensuite. Il y faut une compétence théologique et de la pédagogie et donc une formation à la fois initiale et continue.
20. Des cours de culture chrétienne sont proposés ou font partie des matières scolaires. Notre culture est profondément marquée et nourrie par le christianisme. Les clochers partout en France, les noms de saints pour la plupart des villes et des villages l'attestent. Mais la culture n'est pas le souvenir des vieilles pierres ni celle des salles de musée. Elle est dans nos attachements à nos convictions, jusque dans nos réflexes et nos sentiments les plus profonds, elle est dans nos références bibliques directes et indirectes, notre rapport à la parole et à l'histoire ; elle s'est construite

et transmise par des habitudes et des manières de voir imprégnées de christianisme.

Ne pas le savoir et ne pas en avoir pris la mesure rendent facilement esclaves des modes et des idéologies et amollissent les capacités de jugement. Les enseignants d'histoire, de philosophie et de lettres le savent bien, les scientifiques aussi.

Si l'École catholique n'est plus un lieu privilégié où cela se trouve appris de toute façon, par un enseignement spécifique distinct de la catéchèse et pour tous les élèves croyants ou non, où cela pourrait-il être transmis ?

C'est pourquoi aussi l'École catholique n'a pas eu peur de se lancer dans des expériences de formation d'enseignants de diverses disciplines au « fait religieux » : cela participe de la manière dont les chrétiens voient et cherchent à pratiquer le dialogue entre la foi et la culture.

Cette proposition a été avancée d'abord, il y a vingt ans, par Régis Debray ; elle l'a de nouveau été ces dernières années. Cela ne se traduit pas ou peu dans les faits, sans doute parce qu'on ne se débarrasse pas aisément de préjugés anti-religieux ou a-religieux. A l'école, tout discours sur le religieux risque davantage d'être sanctionné de prosélytisme que d'inculture ou de parti-pris. Il faut le dire, on manque aussi d'enseignants formés à le faire à l'intérieur-même de la présentation de leur propre discipline, lorsque le programme l'induit naturellement.

Faut-il se réjouir que les seuls à sembler se saisir vraiment de cette question soient certains enseignants de l'Ecole catholique ? Oui, s'il s'agit de prendre au sérieux sans phobie mais aussi sans naïveté l'existence de religions et de courants religieux différents, pas uniquement par respect de l'autre mais simplement par honnêteté de présentation d'un fait massif et signifiant. Non, s'il doit s'agir de proposer « l'enseignement du fait religieux » comme étant plus ou moins équivalent d'un cours de culture chrétienne ou comme une alternative à la catéchèse ou un substitut à celle-ci. Il s'agit bien d'aider à ce que se construise la capacité interne de résistance aux idées toutes faites : cela passe par la formation des consciences et des intelligences et non par une docilité irraisonnée.

Plus qu'un exposé sur une matière ainsi définie, il s'agit de viser la compréhension de tout ce qui, à l'intérieur de toutes les disciplines, suppose ou rencontre l'expression de convictions et de croyances religieuses, qu'elles soient chrétiennes ou non. Cela suppose que nous puissions veiller à ce que nos élèves – et parfois nos équipes enseignantes – entrent dans une véritable compréhension de la dimension religieuse des cultures, en évitant tout à la fois l'ignorance qui conduit au préjugé et le relativisme qui ne prend pas au sérieux les convictions.

E. Votre mission et l'humble service de la vérité

21. Votre responsabilité et même votre compétence éducative sont indissociablement liées à une attention du cœur et de l'esprit à la vérité, ne serait-ce que pour cette raison : dans une école on est sensé apprendre non seulement des choses utiles mais des choses vraies. Cela va plus loin : vous êtes à la disposition de « *Celui qui conduit à la vérité tout entière*⁴ », le Christ, qui est « le chemin, la vérité et la vie⁵ ».
22. Le chrétien n'a certes pas le monopole de l'intérêt et du goût pour la vérité qu'il cherche à appréhender, dont l'approche le ravit quand il en est touché et le frustre quand elle lui échappe. Mais le croyant est à la fois conforté, nourri et éclairé par la foi. Elle lui dit qu'il est fait pour chercher la vérité et pour la recevoir, à quelque niveau que ce soit. Elle mobilise son estime pour la raison humaine, pour les capacités qui lui sont données et en même temps elle l'alerte sur les limites et les obstacles intérieurs que cette raison rencontre... Tout cela a été rappelé par le Concile Vatican I :

« La même sainte Mère Église tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être certainement connu par les lumières naturelles de la raison humaine, au moyen des choses créées (Rom. 1, 20) ; « car les choses invisibles de Dieu sont aperçues au moyen de la création

4 Jn 16, 12-15.

5 Jn 14, 6.

du monde et comprises à l'aide des choses créées. « Cependant il a plu à la sagesse et à la bonté de Dieu de se révéler lui-même à nous et de nous révéler les décrets éternels de sa volonté par une autre voie surnaturelle, selon ce que dit l'Apôtre : « Dieu, qui a parlé à nos pères par les Prophètes plusieurs fois et de plusieurs manières, nous a parlé en ces derniers temps et de nos jours par son Fils. (Hébr. I, 1, 2) »⁶.

Plus le chrétien apprend et devient savant, plus il s'engage dans les sciences dites profanes et en théologie, moins il peut devenir sceptique ou blasé.

« Dans son enseignement qui n'a pas varié l'Église catholique a tenu et tient aussi qu'il existe deux ordres de connaissances, distincts non seulement par leur principe, mais encore par leur objet : par leur principe, attendu que dans l'un nous connaissons par la raison naturelle, dans l'autre par la foi divine ; par leur objet, parce qu'en dehors des choses auxquelles la raison naturelle peut atteindre, il y a des mystères cachés en Dieu, proposés à notre croyance, que nous ne pouvons connaître que par la révélation divine. [...] Mais quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de véritable désaccord entre la foi et la raison ; car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi, qui a répandu dans l'esprit humain la lumière de la raison, et Dieu ne peut se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai.

6 Concile Vatican I, Constitution *Dei Filius*, chap.2

Cette vaine apparence de contradiction vient principalement ou de ce que les dogmes de la foi n'ont pas été compris et exposés suivant l'esprit de l'Église, ou de ce que les écarts d'opinion sont pris pour des jugements de la raison ».⁷

23. Cette attention à la vérité est d'autant plus importante que nous vivons dans un climat de culture relativiste où le consensus provisoire finit par être considéré comme la seule possibilité ouverte :

« Posséder une foi claire, selon le Credo de l'Église, est souvent défini comme du fondamentalisme. Tandis que le relativisme, c'est-à-dire se laisser entraîner « à tout vent de la doctrine », apparaît comme l'unique attitude à la hauteur de l'époque actuelle. L'on est en train de mettre sur pied une dictature du relativisme qui ne reconnaît rien comme définitif et qui donne comme mesure ultime uniquement son propre ego et ses désirs »⁸.

Le chrétien entend le Christ lui dire sur la croix qu'il est le chemin, la vérité et la vie, vérité du don, vérité de l'incarnation et vérité de l'amour, Dieu dans sa vérité. Dieu véridique. « *Quiconque est de la vérité écoute ma voix*⁹ »...

7 d., 4.

8 Cardinal Ratzinger, Homélie du 18 avril 2005, Messe avant l'élection du Pape.

9 Jn 18, 37.

24. À cause de cela, le chef d'établissement est invité à vivre en vérité, à faire la vérité (*verax*), à dire la vérité, à être « véridique » (*veridicus*) dans ses paroles, ses actes, ses relations, sa gestion. « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière*¹⁰ ». Il fait ce qu'il dit. Il n'a rien à cacher.

C'est à cette unité, dans la vérité, de la raison et de l'amour que nous invitait Joseph Ratzinger dans les derniers mots de sa lumineuse conférence « Vérité du christianisme » donnée à La Sorbonne en 1999 : « *La véritable raison est l'amour et l'amour est la véritable raison. Dans leur unité, ils sont le véritable fondement et le but de tout le réel*¹¹ ».

Ce rapport personnel que vous avez avec la réalité comprend certes l'exactitude et la rigueur des raisonnements, la cohérence entre ce qu'on dit, ce qu'on fait et ce qu'on enseigne, mais cela va plus loin et plus en profondeur : il y a une relation vivante entre le Christ et vous par l'Esprit Saint qui conduit à la « vérité tout entière », en sa source personnelle.

Au centre de votre mission, quelle magnifique tâche que de pouvoir faciliter la recherche et l'accès à la découverte de la vérité, jusqu'en son cœur et en sa source : l'amour de la vérité est au cœur-même de la charité et de l'amour éducatifs !

10 Jn 3, 21.

11 Texte repris dans Joseph Ratzinger et Paolo Flores d'Arcais, *Est-ce que Dieu existe ?*, Payot, 2005.

25. Dans un établissement catholique, la raison humaine est mise en œuvre selon toutes ses potentialités et dans toutes les disciplines. Cette raison humaine ne gagne rien à dédaigner la foi et la foi n'a rien à craindre de l'exercice de la raison. L'une et l'autre ne sont pas en concurrence mais en synergie et constituent les « deux ailes » avec lesquelles l'homme vole à la recherche et à l'écoute de ce qui est vrai, juste, bon et beau.¹²

Le dialogue entre la foi et la raison fait partie du cœur même, de l'ADN, de l'originalité de l'École catholique, aussi variée et complexe que puisse être sa mise en œuvre.

F. Votre mission s'exerce et se vit dans la communion catholique

26. Vos paroles et votre manière de vivre et d'agir engagent plus que vous-mêmes, car vous appartenez au corps de l'Église au cœur de laquelle et au nom de laquelle vous exercez votre responsabilité. Cette appartenance est d'ordre vital, à la manière dont on fait partie de sa propre famille. Le ciment de cette appartenance est la communion au même Esprit Saint qui intensifie la rencontre et l'union entre Jésus et nous et nous fait devenir le Corps du Christ. Cette communion se

12 Jean Paul II, 14 sept. 1998, *Fides et ratio*, §1.

nourrit et s'exprime dans la participation au mystère de l'Eucharistie. Elle se traduit dans les relations entre établissements, avec l'évêque, avec le directeur diocésain, avec la tutelle, avec le prêtre envoyé à l'établissement, avec les paroisses, avec ce qui constitue la vie même de l'Église, au plan universel et au plan local.

27. À l'intérieur de l'établissement, cette communion se reçoit et s'éduque avec des élèves et des parents aux situations, aux motivations et aux implications diverses, avec les membres d'une équipe éducative dont le chemin spirituel et l'engagement sont différents, avec l'organisme de gestion, les personnels OGEC, etc. Elle ne connaît pratiquement pas de limites, en raison même de la catholicité dans l'espace et dans le temps, même si ses dimensions les plus immédiatement perceptibles sont celles de l'Église locale et du réseau de la tutelle. Elle est faite d'une adhésion des cœurs, des esprits et des volontés à la foi et à l'*ethos* de l'Église inséparable de son Seigneur et de son commandement, à l'annonce de l'Évangile, à l'enseignement de l'Église, à sa mission éducative, à son attention privilégiée aux pauvres.
28. Cela n'est compréhensible, vivable et crédible que si tout est clairement et régulièrement rapporté à la source eucharistique. En effet, l'Eucharistie est la source et le sommet de la vie de l'Église et ainsi le lieu, non par exclusive mais par excellence, de notre union au Christ, de notre rencontre avec Lui. Un établissement catholique d'enseignement qui ne le signifierait pas

de façon claire, profonde, réfléchi et cohérente avec l'ensemble de la vie de l'Église, à travers l'ensemble de la démarche du projet d'établissement, non seulement ne serait plus catholique que de nom mais perdrait sa vitalité intérieure de façon inexorable et son identité même. Une telle école n'aurait plus que des clients, dont la confiance serait uniquement fonction des résultats scolaires.

29. À cause de la relation vivante que vous gardez avec la source de tout envoi, le Christ, votre responsabilité ne peut s'exercer ni se comprendre de façon isolée, c'est-à-dire à distance et encore moins séparément de celle de l'évêque ni de celle de tous les chrétiens. Cela s'exprime et se renouvelle très concrètement par votre ancrage dans l'Église locale, le diocèse, l'acceptation du statut de l'Enseignement catholique, la connaissance et la relation avec le tissu diocésain ou congréganiste de la tutelle, sous la vigilance effective de l'évêque et en ayant vous-même une relation avec lui, directe et indirecte, notamment par la relation régulière avec le directeur diocésain.
30. Votre engagement dans la mission confiée ne s'explique pas seulement du fait qu'elle vous intéresse et qu'elle est stimulante mais parce que vous avez compris qu'un appel vous était lancé, qu'une confiance vous était faite et qu'ainsi, vous étiez donné un solide crédit pour avancer de façon déterminée. Vous avez répondu parce que vous vous savez soutenus.

G. Le soutien de l'Église par beau temps et par temps d'orage

31. Ce soutien vous est assuré sur la route où, à côté des joies et des réussites, ni les agressivités ni les revendications ni les énervements ni les épreuves ne vous sont et ne vous seront épargnés.

L'Église a la responsabilité de former solidement des hommes et des femmes dans leur foi chrétienne, dans leurs convictions et leurs pratiques pédagogiques. Cela comprend l'accompagnement fraternel, attentif à chacun et exigeant pour le bien des jeunes et par fidélité à ceux qui nous sont confiés. Cette responsabilité de l'Église implique soin et attention envers celui ou celle qui est envoyé au nom du Seigneur, à qui elle se doit de fournir l'aide nécessaire pour tenir dans la durée, la profondeur, la fidélité, pour être encouragé et éclairé et aussi pour se renouveler.

32. Cette aide est aussi précieuse pour discerner à temps plusieurs écueils dont doit se garder tout responsable, *a fortiori* quand il est chrétien. Par exemple celui de l'autoritarisme solitaire et despotique, qui ne supporte aucune critique, qui se barde de protections, qui n'a pas de collaborateurs mais des obligés et celui de la faiblesse et de la peur devant qui parle le plus fort. Il y a aussi l'écueil de l'imprudence ou celui du manque de courage, de justesse, ou de patience dans la conduite d'une équipe et dans l'accompagnement de chacun au

service d'un but et d'un cap qui demandent à être sans cesse réaffirmés ou explicités.

Ces risques ne sont pas imaginaires et l'examen de conscience ne cesse pas d'être nécessaire quand on reste longtemps au même poste. Puissiez-vous ne jamais être gagné par la lassitude de celui ou de celle « qui a déjà tout vu »... Cette lassitude est non seulement corrosive pour soi, mais contagieuse et décourageante pour les collaborateurs.

33. La qualité du lien que vous entretenez avec le prêtre, quelle que soit sa mission, proche ou non de l'établissement, est précieuse et même indispensable pour que l'établissement ne devienne pas un isolat et soit relié non en théorie ou en intention mais effectivement et durablement au corps ecclésial. C'est aussi un test de vérité que de s'exposer et d'entretenir un dialogue régulier et confiant avec la tutelle, qui avec vous œuvre au projet de l'établissement et compte sur vous dans le réseau qu'elle constitue. De même, le dialogue avec le prêtre nommé, non pas seulement parce que vous et lui dépendez de votre évêque mais aussi et d'abord parce que vous faites partie du même corps ecclésial et eucharistique.
34. L'ensemble des évêques de France a manifesté clairement et à deux reprises en ces dernières décennies le prix qu'ils attachent à ces institutions que sont les écoles catholiques en rappelant en même temps ce qui les caractérise comme telles et qui ne se limite

évidemment pas à en porter le titre. En faisant cela, ils ont clairement réaffirmé leur engagement.

Rappeler tout cela en une époque où certes beaucoup est attendu de nos établissements mais où de nouveaux défis nous attendant au sein d'une société fragile n'a rien de superflu. Les établissements qui auront la chance de bénéficier de vocations de chefs d'établissement comme vous avanceront, sans perdre leur originalité et donc leur âme.

H. L'originalité de l'École catholique

35. Si on demande au responsable d'un établissement catholique quelle est l'originalité de son établissement, il fait souvent référence au fondateur ou à la fondatrice de la congrégation religieuse qui en a été l'inspirateur et dont les successeurs exercent la tutelle. Ce rattachement à un homme et à une femme, à une histoire et à une transmission, n'est pas anodin. En fondant une ou des écoles, ces personnes, qui ne créaient pas un séminaire ni un noviciat, n'ont jamais dissocié leur entreprise éducative de leur foi et de leur vie chrétienne. Ils ont su imprimer un « esprit évangélique » à leur entreprise et ils ont tout mis en œuvre pour qu'elle soit de qualité. Ils ont été le plus souvent pionniers au plan pédagogique et parmi les premiers acteurs généreux et inventifs de ce qui allait finalement devenir l'entreprise publique d'éducation de notre pays. Il n'est pas exagéré

de dire qu'à leur place ils ont contribué à le façonner, tel que nous le voyons.

Mais l'originalité d'un établissement et son esprit ne consistent évidemment pas dans le souvenir plus ou moins romantique des fondateurs, ni dans la seule mise en œuvre de quelques clefs ou orientations pédagogiques. Quand on parle de ces fondateurs, il faut aller aux racines vivantes de leurs initiatives. Porteuses de réalisations très diverses, ces racines boivent à la même source vivante, la personne de Jésus Verbe de Dieu, Époux de l'Église et à la foi en Lui. Cela commande et inspire un regard sur l'élève et un comportement avec lui qui soient évangéliques. Le jeune peut alors être toujours vu et traité non pas seulement comme sujet à instruire mais comme personne créée, sauvée, dont l'existence, l'intelligence et la volonté et aussi l'ouverture possible à la foi et à la relation à Dieu sont indissociables.

36. Le même chef d'établissement ajoutera sans doute que demeure catholique l'établissement qui garde ou cherche à garder un « esprit », des « valeurs » chrétiennes. Mais caractériser l'École catholique en parlant seulement des « valeurs » qui l'inspirent est équivoque et insuffisant.

Équivoque parce que le sens du mot « valeur » diffère selon qu'on parle des valeurs religieuses, culturelles, esthétiques, morales, patrimoniales, monétaires... ou des valeurs d'une institution, qu'il s'agisse de la famille, de l'école, ou de la République ; équivoque encore dans la mesure où on suggère qu'il y aurait un socle de

valeurs tellement particulières aux chrétiens qu'aucune ne serait présente ailleurs que dans des établissements catholiques !

Insuffisant, tant qu'on ignore le contenu de ces fameuses « valeurs », qu'on les explicite très peu et que leur fondement, ce à quoi elles se raccrochent et ce qui les justifie, est peu perçu. Chacun sait qu'un esprit et des valeurs ne flottent pas dans l'air. Ces valeurs et cet esprit disparaissent purement et simplement parce qu'ils ne sont pas incarnés et vécus par des personnes, par des croyants, religieux ou laïcs habités et donnés dans le désintéressement total. Si la loi du marché commande tout, au détriment de l'éducation pour tous, l'établissement n'a plus alors de catholique que le nom qui continue uniquement d'être porté pour ne pas perdre de « clients ».

37. La simple « référence à l'Évangile » ou aux « valeurs de l'Évangile » n'est pas davantage suffisante. L'Évangile n'existe pas en soi, il est la personne même de Jésus Christ. Il n'est pas une valeur parmi d'autres et même à strictement parler, il n'est pas une « valeur ». Il désigne la personne même de Jésus, qui nous parle et veut vivre en nous. Trop souvent on évoque des « valeurs » qu'on qualifie un peu vite d'« évangéliques » sans les référer explicitement à la personne de Jésus à son enseignement, sa passion et sa croix et sa victoire sur la mort. Il est l'Évangile en personne !

38. Nous ne sommes pas d'abord porteurs d'un système de valeurs mais d'une vision et d'un regard sur l'homme et la femme, liés étroitement au regard de foi que nous portons sur le Christ, à la relation vivante que nous entretenons avec lui. Nous sommes appelés à une amitié avec lui qui transfigure la personne en la surélevant et en l'aidant à voir le Christ au cœur de toutes ses relations. C'est la vie théologale des vertus et des dons.

La personne de chacun, dans ses besoins matériels et spirituels, est bien au centre de l'enseignement de Jésus. C'est pour cela que la promotion de la personne humaine est le but de l'École catholique¹³. Régulièrement, elle se réapproprie cette conviction et fait le point sur ses initiatives pour l'actualiser¹⁴.

Tout cela s'explique et se traduit dans le projet de l'établissement dont les visées sont connues de tous et dont la mise en œuvre, vérifiée régulièrement, est portée par le chef d'établissement et toute l'équipe éducative.

13 Congrégation pour l'éducation catholique, *L'École catholique au seuil du troisième millénaire*, n° 9 (Cf. Saint Jean-Paul II, « Discours au 1er Congrès de l'École catholique en Italie », dans *L'Osservatore Romano*, 24 nov. 1991, p. 4.

14 On peut penser ici aux Assises diocésaines pour la formation affective et sexuelle des jeunes dont l'organisation a été confiée à l'Enseignement catholique diocésain dans l'élan de notre Synode et qui ont permis, à partir d'un regard lucide sur la situation propre à notre temps, de fonder des convictions et d'ouvrir des initiatives de formation dans nos établissements.

I. Le dialogue avec la culture et la société

39. Dire que l'école est un lieu de culture, d'inculturation, peut paraître évident. La relation semble immédiate entre culture, société et éducation... Et pourtant, il est utile de voir ce que cela implique.

La mission éducative de l'Église se déploie à chaque époque et dans chaque culture en cherchant à comprendre et à servir l'homme tel qu'il vit et s'exprime dans cette culture, en cherchant aussi comment l'homme y est compris selon toutes ses dimensions.

Si on entend par culture « *cette façon particulière dont les hommes et les peuples cultivent leur relation avec la nature et avec leurs frères, avec eux-mêmes et avec Dieu, afin de parvenir à une existence pleinement humaine*¹⁵ », elle exprime une manière de vivre en cité et peut désigner une « civilisation ». Comme le dit le dernier Concile, « c'est le propre de la personne humaine de n'accéder vraiment et pleinement à l'humanité que par la *culture*¹⁶ ».

40. Les croyants chrétiens travaillent à la construction de la société en général et en particulier de leur pays d'origine ou du pays où ils demeurent. Ils sont en conversation permanente avec ceux qui y vivent comme eux. L'ouverture de l'École catholique à tous facilite cette

15 Conseil pontifical pour la culture, 23 mai 1999.

16 *Gaudium et Spes*, n° 53.

conversation avec des élèves et avec des parents très variés par leur origine, leur culture, leur religion. Les enseignants eux-mêmes sont en première ligne, en contribuant à l'éveil et à la formation des intelligences et des cœurs. Ils le font à partir de l'instruction de savoirs spécifiques qui connaissent des accroissements et ne sont pas isolés les uns des autres ; ils font appel à des capacités variées qu'il faut mettre en œuvre et stimuler. Leur responsabilité est immense dans la mesure où le déploiement d'une intelligence rigoureuse et ouverte conditionne non pas seulement la réussite professionnelle mais l'écoute, la parole et la relation et donc aussi la capacité à dialoguer en ce monde.

La connaissance d'une culture donnée, la sienne propre et celle ou celles de ceux à qui on s'adresse dans l'instruction et l'éducation, suppose une formation qui permet de comprendre une tradition vivante, la vie et les mœurs, les acquis scientifiques et techniques, les apports artistiques et s'appuie sur cette compréhension pour ouvrir à de nouveaux développements... Et nous ne pouvons oublier que depuis peu la culture numérique que nous découvrons et où nous devons apprendre à naviguer fait partie de cette rencontre.

41. Le respect des cultures n'est pas une exigence recherchée pour elle-même. Il va de pair avec le respect de l'homme qui s'y exprime et qui a été en partie façonné par elle. Il ne dispense pas d'un discernement sur ce qui dans une culture est habité par une vision chrétienne de

l'homme, ou sur ce qui rejoint ou prépare l'écoute de l'Évangile, ou sur ce qui s'y oppose parce que profondément contraire au bien de l'homme, de sa dignité et de sa liberté. L'inculturation de l'Évangile, c'est-à-dire l'annonce et la vie selon l'Évangile dans chaque culture, va de pair avec un travail toujours à reprendre d'évangélisation des cultures.

42. La capacité de vivre ensemble dans une même société n'est jamais acquise à l'avance. Elle n'est jamais donnée toute faite. Fruit d'efforts des uns et des autres, elle s'obtient peu à peu et elle est onéreuse.

Le jeune advient dans un monde et plus précisément dans une société (famille, ville, pays) qui l'accueille plus ou moins, qu'il accueille et découvre en comprenant aussi plus ou moins qu'il y est et ce qu'il y fait, qu'il en est responsable ou qu'il doit le devenir. Dans un climat où la famille est le refuge ou le repère – souvent abîmé – de la personne, le jeune cherche et trouve vite d'autres repères comme les amis, ou les vrais « amis » des réseaux sociaux, ou les bandes.

L'école et la famille sont les lieux privilégiés sinon les lieux principaux de sa rencontre avec la culture du pays où l'élève vit, et de son ouverture à la diversité des cultures. L'école et la famille ont besoin de la paix mais elles sont aussi en principe les premiers lieux de paix et d'apprentissage de la paix. On attend beaucoup de l'école : la connaissance des réalités, l'accès à la signification, la découverte de connaissances grâce à

l'instruction, la formation du jugement, la compréhension du monde tel qu'il est, l'intégration personnelle et collective de la culture.

43. Dans ce climat, l'École catholique joue avec d'autres un rôle capital de lien en aidant à se situer dans l'espace et dans le temps, par la transmission et l'éveil de la liberté de la personne. Alors que la perte de mémoire et le manque d'ancrage privent d'un héritage considérable et font de nous des déshérités, la mobilisation de l'intelligence et de toutes les facultés, le travail de la mémoire et de la raison conduisent l'élève à s'élever...
44. Mais transmettre un « donné » ne s'oppose pas à la réflexion critique. Cela libère au contraire en ne masquant ni l'horizon ni les perspectives, en ne se bouchant pas les yeux sur les héritages qui ne sont des conditionnements que si on ne peut pas les apprécier. C'est aider à construire non des robots ou des esclaves mais des personnes libres.
45. L'École catholique est habitée par la conception qu'elle se fait et qu'elle met en œuvre de l'éducation humaine. Sa mission propre demeure l'instruction et l'éducation. Mais la proposition de la foi chrétienne peut s'y expliciter de façon ouverte, sans restriction et pas seulement auprès de quelques-uns. Les chrétiens sont envoyés comme témoins de cette foi qui fait vivre. Ils ne le sont pas en surplomb mais ils vivent dans le monde comme leur Maître et à sa suite, serviteurs

pour y être « sel de la terre et lumière du monde¹⁷». Ils vibrent aux « joies et aux espoirs, aux tristesses et aux angoisses des hommes de leur temps » (G.S. 1)¹⁸. L'Église exerce sa mission et à l'intérieur de cette mission offre un service éducatif éminent, en instruisant, en cherchant à comprendre et à faire ce qu'il y a de plus constructif pour chaque jeune, en se risquant à lire à chaque époque les « signes des temps » à travers lesquels peuvent se lire l'action et la volonté de Dieu, en entrant en conversation avec tous et en proposant la foi au Christ Sauveur.

46. C'est là une belle mission, exigeante et féconde, au service de la croissance humaine et spirituelle des jeunes que leurs familles confient à l'École catholique. Par l'école, c'est l'espérance en l'avenir qui se trouve signifiée et rendue réelle. Il nous faut rendre grâce pour toutes les personnes qui s'engagent dans la mission éducative et réfléchir aux moyens de donner à toujours plus de jeunes l'envie et la formation nécessaire pour répondre aux appels de l'Esprit Saint pour notre temps. En une époque où on attend toujours beaucoup – et sans doute parfois trop – des éducateurs, je voudrais particulièrement vous remercier et, avec vous, tous les membres de vos communautés éducatives pour le « oui » que vous avez su dire à la demande du Christ : c'est lui en effet le seul éducateur véritable et fiable

17 Mat. 5, 13-16.

18 *Gaudium et Spes*, n°18.

et c'est lui qui vous embarque, avec tous ceux qui collaborent avec vous, dans l'unique mission au service de la vie, de la vérité et de l'amour.

47. Nous sommes ici avec les éducateurs devant le grand défi du service rendu à un jeune sur le chemin de la maturité de sa personne. Celle-ci passe par la prise de conscience de lui-même comme sujet donateur et bénéficiaire de relations, par le déploiement d'une liberté personnelle reçue comme cadeau, comme grâce, et capable de recevoir et de donner dans la société et dans le monde.

Par l'acquisition de connaissances, l'instruction, la formation du jugement de sagesse et de prudence, par l'apprentissage de la volonté, l'école est au service de l'éducation intégrale de la personne, en appui à l'éducation donnée par les parents qui ont la première responsabilité de l'ensemble de l'éducation.

Mais qui dit éducation intégrale suppose une vision claire de ce qu'est une éducation de l'homme et plus profondément de ce qu'est l'homme.

II

Les grandes lignes de l'anthropologie chrétienne

48. Pour souligner ce qui sous-tend l'effort et définit l'originalité éducative des établissements catholiques, leur « caractère propre », on parle aujourd'hui d'« anthropologie chrétienne ».

On ne peut que s'en réjouir car « l'anthropologie chrétienne » est ce qui éclaire, nourrit et commande l'action éducative en faveur du jeune ; elle ne peut en aucun cas être une référence abstraite, une formule, un slogan de plus ou un projet purement idéal.

Par cette expression, on entend ce que nous, catholiques, disons et pensons de l'homme et de sa vocation, en cherchant à articuler les divers savoirs humains et en nous situant dans une perspective fondée en raison et éclairée par notre foi ; nous exprimons en même temps ce que nous cherchons à vivre, en cohérence avec cette vision de l'homme.

En m'adressant à votre intelligence et à votre cœur habités et illuminés par la foi, je vous propose maintenant d'explicitier les grandes lignes de l'anthropologie chrétienne, présentant successivement plusieurs aspects

de cette vision intégrale, qui doivent cependant être considérés ensemble, puisque la personne humaine ne se tronçonne pas et que la fidélité de Dieu ne connaît pas d'éclipse.

A. L'homme, l'écologie et les technologies : une anthropologie de la personne

49. L'exigence d'une réflexion renouvelée sur la création se manifeste avec force au moment où se découvre l'ampleur des problèmes écologiques et où nous rencontrons les questions redoutables posées par le développement des sciences et des techniques.

La place de l'homme dans le cosmos et dans l'histoire est mise en discussion [« en quoi est-il vraiment différent des animaux ? »] et les perspectives technologiques laissent envisager non seulement le prolongement de la vie humaine, mais sa transformation : « homme augmenté », « homme transformé », « transhumanisme »... La présentation classique de la personne semble bien totalement remise en question.

L'homme se trouve mis une nouvelle fois devant ses responsabilités. Et pour agir véritablement en personne, il doit se connaître comme personne.

50. S'attacher à expliciter ce sur quoi se fonde la dignité incomparable de l'homme et de la femme est d'autant plus important dans ce contexte que l'originalité et la figure de l'être humain comme personne et pas

seulement comme individu, paraissent aujourd'hui moins lisibles. Cela est d'autant plus important que très souvent l'expression « dignité de la personne humaine » n'est pas comprise universellement de la même manière. Tout cela nous stimule et nous éclaire dans notre travail éducatif : car la reconnaissance du jeune comme personne est en jeu ! il faut alors y consacrer un travail et un effort personnels et communs.

51. Cette tâche est complexe et vient en partie ramer à contre-courant de l'opinion commune. L'individualisme dominant tend à raisonner en termes de possession et de jouissance, non en termes de relation et de donation réciproque. Du coup, la personne, réduite à l'utilité qu'elle peut avoir pour soi, n'est plus vue comme sujet et comme don gratuit, unique, irremplaçable. Quand la culture marchande, universellement répandue, s'intéresse bien plus à l'avoir qu'à l'être, à ceux qui possèdent qu'à ceux qui existent, les véritables échanges interpersonnels risquent de disparaître, comme la juste répartition des richesses. Parler d'anthropologie de la personne signifie au contraire que l'être humain ne se développe que dans un réseau de relations – relation à soi, au monde, au temps, à autrui, relation à ce qui le dépasse – et qu'il ne trouve son bonheur qu'en se donnant librement et en trouvant sa place unique dans des communautés vivantes.
52. La manière habituelle dont on considère l'égalité entre individus n'est pas sans conséquences sur la façon dont on voit la personne. L'idéologie égalitaire, grimace de

l'idéal d'égalité, pousse à considérer l'idée même de sélection comme attentatoire aux libertés. Si la massification ne va pas de pair avec une attention suffisante et diversifiée aux élèves, une des conséquences immédiates risque d'être un accroissement de l'échec scolaire. Nous avons raison lorsque nous affirmons que l'égalité doit être comprise comme égalité des chances et non comme nivellement par le bas. L'instruction obligatoire pour tous, conçue comme un vecteur réel et indispensable de liberté et constituant un droit social élémentaire, celui de l'éducation, ne peut donc être le seul principe d'organisation scolaire, au risque de laisser paradoxalement de côté la personne telle qu'elle est. L'éducation au contraire est faite d'une attention à ce qu'a d'unique la personne afin de servir sa vocation singulière à déployer ce qu'elle est.

53. De même la distinction et la complémentarité de l'homme et de la femme sont mises en question, sous prétexte qu'elles sont situées et limitées culturellement. Nous avons affaire à une conséquence du relativisme, forme moderne et avatar du scepticisme et surtout du structuralisme, comme si rien n'avait d'autre réalité native que les caractéristiques d'une culture en un temps et un lieu donné... Comment dès lors permettre la reconnaissance mutuelle de l'égalité et dignité des personnes tout en accueillant ce que le jeu des différences nous fait découvrir d'interdépendance et d'émerveillement réciproque ?
54. Nous vivons dans une société qui semble encourager la

communication ; et pourtant si la multiplication des liens à l'ère du numérique facilite les échanges virtuels, c'est souvent au détriment de la relation réelle entre des personnes différentes et reconnues pour elles-mêmes. Et de ce fait, la personne elle-même, si elle se limite aux échanges virtuels, risque paradoxalement la dilution de soi.

55. Reconnaître la dignité intrinsèque de la personne conduit à affirmer la valeur inconditionnelle de la vie humaine. Or notre histoire récente est marquée par des drames causés par le mépris de l'être humain, comme l'ont montré les exterminations programmées par les nazisme et bolchévisme d'hier et les génocides ordonnés par d'autres totalitarismes. En outre, une culture de mort se répand, conduisant entre autres à la pratique et la justification théorique de l'avortement. Un statut personnel est dénié à l'embryon qui n'est plus traité que comme objet plus ou moins négligeable.
56. C'est pourquoi l'importance donnée à l'enseignement vraiment rigoureux et non pas utilitariste de l'histoire, de la philosophie, des sciences de la nature est signe de l'importance qu'on reconnaît ou non à la dignité de la personne humaine. On ne peut à cet égard que se réjouir des actes de mémoire, comme celui de la Shoah, surtout s'ils offrent l'occasion d'une véritable réflexion politique sur la place de l'être humain... en tant que tel. La vigilance face à un avenir qui ne serait plus humain s'il défigurait ou ignorait les personnes fonde ici le devoir de mémoire.

B. La question des origines

57. Les deux questions de l'origine des univers et de mon existence ne sont pas séparables. Quand un enfant naît, on dit qu'« il est mis au monde ». Mais pourquoi est-il mis au monde ? Et pourquoi ce monde existe-t-il ? Cette question de l'origine de la personne est liée à celle de l'origine de tout et donc de la nature même de l'acte créateur et de tout être comme créé. Cela peut être compris de tous ceux, croyants ou non, qui reconnaissent l'homme comme sujet personnel dont la vie intérieure est irréductible à la seule matière.

De la réponse à cette question – celle de l'origine qui implique celle du sens - dépend en effet en grande partie non seulement la façon de concevoir et de s'engager dans l'éducation mais la façon dont le jeune lui-même est et sera disposé vis-à-vis de toute forme de transmission. Comment éduquer, pourquoi grandir, sans se demander d'où vient et où va la vie ?

Le jeune est lui-même plus ou moins disposé et de façon différente à envisager l'origine et son origine. Souvent fuse la réponse spontanée : « mes parents se sont aimés », « j'ai été adopté », « je suis arrivé sur terre, mais je ne sais pas qui est mon vrai père ou ma vraie mère »,..., avec le sentiment ou l'expérience d'avoir été aimé, ou non, supporté, seulement nourri...

58. Les premières réponses se situent au niveau du comment : dire par quels moyens, humains et techniques, je suis arrivé. Elles ne répondent pas à

l'interrogation sur le pourquoi. Celle-ci est pourtant une question vraiment humaine, à laquelle il n'y a pas de réponse empirique. Pour quelle raison, plutôt que pas du tout, suis-je là ? Suis-je un être « jeté ou projeté dans le monde » ? Est-ce absurde ? Comment le savoir ?

Nous nous émerveillons à bon droit devant les progrès des sciences et des techniques ; prenons aussi conscience de leurs limites ! Mieux savoir *comment* le réel et la nature « fonctionnent » ne nous éclaire pas pour autant sur les *pourquoi* ultimes : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Faire découvrir au jeune qu'au cœur de l'humain il y a un mouvement qui l'ouvre à ce qui le dépasse pour chercher des significations, c'est orienter son intelligence vers un infini à découvrir...

C. Personnes créées, au sein d'un univers créé

59. La connaissance de plus en plus fine des mécanismes qui ont conduit au surgissement du cosmos et à l'apparition de l'homme provoque notre admiration. L'organisation des processus que nous découvrons à l'origine de chacun des éléments de la nature et de la vie elle-même fait l'objet de recherches tous les jours plus fines. Les sciences cherchent à savoir et à montrer comment les choses et les êtres sont arrivés, sont là... Elles procèdent par l'étude des phénomènes, par approximations, par hypothèses et avant d'édicter des

lois de fonctionnement, valables tant que d'autres ne viendront pas les contredire.

60. La réflexion philosophique conduit, elle, à poser la question d'une origine ultime, elle-même sans origine, intelligence au-delà de toute intelligence, au-delà du temps et de l'espace. Elle sera qualifiée tour à tour de « cause sans cause, de « premier moteur immobile », de Dieu. Hegel y verra l'Esprit se réalisant et s'exprimant. Bergson, devant le fait de l'évolution, pose lui aussi la question de l'origine et de l'orientation de cet élan vital qui traverse les espèces vivantes et qui, en l'homme, devient conscient en ouvrant des horizons infinis à la créativité. Car les sciences de la nature et de la réalité matérielle échouent à faire découvrir à l'esprit un principe qui vienne répondre à son besoin d'un sens et d'un fondement. Et pourtant, la raison, en quête d'un inconditionné, s'ouvre, dans toutes les lignes de la réflexion philosophique, à la question de Dieu, en en faisant un problème sans cesse repris et sans cesse renouvelé. Toute intelligence humaine, celle des jeunes en particulier, se nourrit de et dans ce questionnement et risque de se rabougrir en se repliant sur des horizons trop étroits si les questions métaphysiques ne sont plus posées, requérant de lui une libre réponse.

Cela nous montre qu'une philosophie ou des philosophies de la création ont été tentées par la seule raison humaine cherchant à s'exprimer sur l'origine de l'univers ou des univers et à considérer la place singulière de l'être humain. Croyants et incroyants peuvent le

reconnaître : l'acte créateur dont nous sommes bénéficiaires est deviné, induit par la réflexion, sans pour autant être comparé autrement que par fiction poétique ou analogie lointaine à l'acte de fabrication ou à l'activité artistique.

Nous constatons que l'être humain est totalement dépendant de sa naissance à sa mort et même s'il est doté d'une autonomie, celle-ci est relative et limitée. Mais il est aussi irréductiblement libre, même si le fonctionnement de cette liberté est souvent anarchique !

Nous devinons que le créé est de l'ordre d'une surabondance gratuite, de l'ordre d'un don grâce auquel l'homme et la femme sont eux-mêmes des dons uniques et des êtres capables de donation gratuite. La phénoménologie de la personne dont l'intelligence, le cœur, la volonté, l'amour sont tendus vers l'infini et jamais rassasiés vraiment par la possession des biens créés, quels qu'ils soient, vient ici dévoiler le mystère de l'être humain dans sa singularité, digne des plus grands soins.

Nous pouvons même entrevoir où se situent dans l'homme et la femme des « analogies » avec leur origine, le Créateur. Nous pouvons aussi deviner la signification profonde et la valeur inouïe de la sexualité humaine et de la différence sexuée. On peut dès lors avancer avec plus d'assurance et de délicatesse dans le soin à apporter à l'éducation relationnelle, affective et sexuelle afin qu'elle soit et devienne de plus en plus humaine et humanisante.

En comprenant la personne comme unique, unité et totalité, on la voit aussi au cœur de l'ordre et de la hiérarchie du créé : située entre le créé invisible, le macroscopique et le microscopique, placée entre deux infinis...

On peut aller encore plus loin. Si l'être humain est un être créé et singulier, original, provenant d'une initiative et d'un don gratuit, une relation particulière existe entre lui et ce qui est à l'origine même de sa capacité de relation.

61. On est ainsi au seuil de ce que la révélation nous apprend sur la relation interpersonnelle entre le Créateur et la créature capable de relation et créée pour cela. La compréhension rationnelle de l'homme et de la femme qui les fait percevoir comme créés trouve dans la révélation non seulement une confirmation mais un éclairage unique sur ce que la raison peut admettre ou découvrir et nous fait aller plus loin. Ce qui est accessible à la raison humaine, même quand elle ne dispose pas des ressources de la foi, se trouve non seulement consolidé mais apparaît dans une lumière éclatante dans l'accueil de la révélation. Et la raison peut alors se laisser éclairer par la foi en l'accueillant librement.
62. L'Église a perçu ici l'urgence d'une proposition de réflexion adressée non seulement aux chrétiens mais à tous les hommes de bonne volonté, comme le montre

encore l'encyclique du Pape François *Laudato Si*¹⁹. Cette proposition est d'autant plus nécessaire que même chez les chrétiens la considération de la création avait été un peu négligée, parce qu'on pensait qu'elle allait de soi ou parce qu'on n'arrivait pas à un dialogue serein avec les sciences. En osant regarder le monde et la personne à la lumière et dans l'horizon de la création, on apprend à adopter une attitude éclairée, respectueuse et responsable vis-à-vis du cosmos, à lire dans toute sa profondeur théologique et sa force poétique ce que la Bible nous dit, sachant bien que celle-ci ne prétend pas prendre position de façon concordiste ou antiscientifique sur la énième hypothèse scientifique concernant le comment de l'apparition du cosmos.

63. La réflexion du peuple juif sur la création est tout entière éclairée par le souvenir des interventions de Dieu dans son histoire et par là dans l'histoire de l'humanité. Celles-ci sont des initiatives gratuites et gracieuses. Le mystère de la création est tout entier mystère de don, d'offre absolument imméritée. La grâce est plus jeune que le péché...

C'est ainsi que la libération de l'Égypte fait l'objet d'une incessante mémoire et d'une méditation priante jusqu'à nos jours. A la lumière de cette expérience, le regard du croyant voit et comprend toutes choses. L'origine ultime de tout ne peut être regardée qu'en comparaison avec

19 Pape François, *Laudato Si*, §§ 62-100.

cette autre action, elle-même divine, qu'est la conduite du peuple « à main forte et à bras étendu²⁰ ».

C'est à partir de là que les psaumes contemplent l'ensemble du créé « *Qu'est-ce que l'homme que tu l'aies fait un peu moindre qu'un dieu ?*²¹ » et que les deux tableaux de la Genèse dits 'récits de la création' évoquent le mystère de la création, avec certaines images reprises aux vieux mythes mésopotamiens pour mieux les démythiser et nous donnent un enseignement très précieux sur la création et sur celle de l'homme : « *Dieu vit que cela était bon*²² ».

Le premier tableau présente la création à partir du canevas de la semaine liturgique, pour indiquer le sens ultime de la création confiée à l'homme, intendant et liturge qui rend grâce. Le deuxième tableau la donne à penser à partir du lieu de la rencontre et de la demeure de l'homme avec Dieu, le jardin d'Eden.

La place singulière de l'homme et de la femme est soulignée dans les deux tableaux : le premier le montre comme sommet de la création et le second souligne le soin mis par Dieu à le créer homme et femme et met en valeur sa vocation à vivre selon la ressemblance avec Dieu ainsi que sa mission de procréation et de louange en présence de Dieu.

20 Ps 136, 2.

21 Ps 8, 5.

22 Gen 1-2.

64. Dieu est enfin et surtout Celui qui fait alliance avec l'humanité. Il est Quelqu'un qui parle à quelqu'un et qui attend de lui une réponse en le mettant dans les conditions d'un interlocuteur libre. Dès que l'homme par la foi prête l'oreille à ce que Dieu lui révèle, il est appelé à reconnaître que le regard de Dieu sur l'homme et la femme est un regard de connaissance : « *Dieu vit que cela était très bon...* ». Dieu s'adresse non à une collectivité d'abord mais à une personne. Et quand il lui dit « *où es-tu ?* », c'est bien à quelqu'un qu'il s'adresse !

De même, quand le Fils est envoyé, qu'Il nous dévoile le Père et nous invite à entrer en relation avec lui dans l'Esprit, Il nous apprend aussi que notre amour et notre intelligence ne s'adressent pas à une divinité supérieure impersonnelle. Pour exprimer cela, les Pères de l'Église et le symbole de la foi parlent de Dieu en reprenant ce que le Fils dit du Père et de l'Esprit, parlant d'eux comme de personnes auxquelles il est uni éternellement dans le mouvement de l'amour. Et nous savons que l'approfondissement du mystère de la personne humaine a été concomitant de l'accueil de la révélation trinitaire et que la réflexion philosophique sur les relations interpersonnelles humaines a profité de la réflexion théologique sur le mystère de Dieu. Ainsi, là encore, c'est bien le dialogue de la raison et de la foi qui seul parvient à dire quelque chose de cet abîme de profondeur et de valeur qu'est la personne humaine.

D. Limites et finitude

65. La Sagesse invite à se connaître soi-même, dans ses richesses et ses limites. Elle donne de constater sa propre finitude et de comprendre qu'il est vain de vouloir être une autre personne que celle qu'on est.

La connaissance de sa propre finitude, acquise très tôt et confirmée au cours de la vie fait partie de la construction consciente de la personne. Elle n'est en rien négative ou destructrice quand elle va de pair avec la prise de conscience du dynamisme interne de l'intelligence et du cœur, ouverts à la totalité et au dépassement perpétuels, promises à un accomplissement. La quête inassouvie de la perfection, toujours nourrie de la rencontre de ce qui est vrai, juste et bon, fait partie de la grandeur de l'être humain. Elle n'est pas illusoire, puisqu'il y a bien rencontre, découverte, recherche du toujours plus. Mais elle est modeste, sachant que l'homme est mortel, fragile et faillible. En revanche, l'ignorance de sa propre finitude conduit à l'illusion que provoquent les chimères, les rêves, les artifices ou au désespoir devant les déceptions.

On retrouve cette sagesse aussi bien dans le Tao que chez les Stoïciens, même si c'est de façon différente.

La Sagesse biblique va plus loin encore : elle affirme clairement cette caractéristique de la créature et donc de l'homme et de la femme, qu'est la finitude et la limite : vouloir se faire Dieu ou l'égal de Dieu est à la fois folie et stupidité. Mais elle la comprend et invite

à la voir à l'intérieur de la relation fondamentale de l'alliance entre Dieu et l'homme et de la vocation de l'homme à recevoir la vie de Dieu, la charité, qui est éternelle. La perception juste de ses limites ne pousse pas à la résignation mais au développement ambitieux de ses capacités. Elle appelle à s'ouvrir à la relation à l'altérité, seule réponse humanisante au manque d'être de l'individu isolé et fermé sur soi.

Cette même Sagesse contemple l'homme, être fini, comme une créature appelée à répondre avec son intelligence et son amour à l'amour créateur ; un être certes toujours insatisfait mais à la recherche de la totalité et de l'absolu ; nous sommes ainsi conduits à ne pas diviniser le créé mais à voir dans les merveilles de la création des traces de la puissance et de la beauté de Dieu lui-même...

E. Le composé humain ou l'unité humaine

66. Une des caractéristiques de notre époque est l'étude fragmentée des réalités intrinsèquement liées -âme/corps/esprit/sens/sexualité/affects/passions et surtout l'oubli ou l'effacement d'un ordre interne articulant ces réalités. D'où la séparation entre le sexe – la sexualité est idolâtrée, l'objet de toutes les attentions- et le corps – soigné et choyé quand il est beau et performant puis jeté au rebut quand il n'est plus présentable. Désolidarisation aussi du corps et de l'âme, le

corps étant considéré comme enveloppe externe et l'âme réduite à l'agencement variable de neurones. Les sciences humaines, dont la psychologie, résistent à cette réduction, récusée par la plupart des philosophies. Une juste phénoménologie de l'expérience humaine attentive à décrire les modalités concrètes de l'existence – ce que c'est qu'éprouver la souffrance ou la joie, de parler ou d'entrer en relation avec autrui, etc. -, montre au contraire combien dans l'homme comme dans la nature « tout est lié²³ » et que ce qui est senti par et dans la chair vivante trouve mille échos dans le psychisme et jusqu'au noyau de l'intériorité la plus profonde. Inversement une unité intérieure retrouvée en rétablissant les connexions entre toutes les dimensions de la personne ne manque pas de produire ses fruits de paix et d'équilibre jusque dans l'affectivité et les relations avec les autres.

67. Pour nous chrétiens, le regard sur l'homme bénéficie d'un double éclairage : celui de la création – nous sommes fils d'Adam, tirés de la terre – et celui de la venue du Christ sur notre terre qui assume notre humanité, la sauve et l'appelle à la vie...

L'unité de l'homme n'a pas été détruite mais altérée par le péché : l'intelligence est encore ouverte à tout ce qui est vrai et l'amour encore désireux de tout ce qui est bon.

23 La formule est empruntée à *Laudato Si'* pour penser l'écosystème planétaire ; elle peut aussi permettre de décrire ce que pourrait être une juste écologie humaine qui vise à penser l'homme dans toute sa complexité et dans tous ses liens.

Les sens sont bien là comme assurant le premier contact avec tout et tous. Mais le fonctionnement des facultés n'est plus sans défaut et sans entrave : l'intelligence ne saisit pas tout de suite le vrai sans effort et sans risque de se tromper ; la raison, au lieu de commander aux sens et aux émotions, au lieu d'orienter les passions et les désirs, se laisse dominer par eux. La volonté est plus à la remorque des désirs qu'elle ne les gouverne. C'est alors la division et l'anarchie de « *celui qui ne fait pas le bien qu'il voudrait et qui fait le mal qu'il ne voudrait pas*²⁴ ».

68. Face à la fragmentation, on comprend l'enjeu d'une juste considération du corps, des actions et des passions. On comprend combien une véritable éducation de la sexualité passe nécessairement par une éducation de la relation personnelle, par le respect de la personne et du corps, le sien et celui des autres.

La culture classique n'est pas sans ressources. Dans toutes les cultures, l'homme a cherché à rendre compte de sa propre originalité, de son unité et de sa complexité. L'anthropologie des Latins et des Grecs les décrit à partir du corps et de l'âme (intellective, sensible, végétative) en percevant que l'homme est tout entier corps et âme et non qu'il les possède comme des parties séparées.

Le christianisme a su intégrer ces perspectives à ce qu'il a appris sur l'homme et la femme par la révélation.

24 Paul, Ro 7, 19.

L'anthropologie biblique, en effet, ne dissocie pas le lien vital entre le souffle humain (*nefesh*) et le souffle (*ruah*) de Dieu. La vraie distinction entre les êtres est celle qui existe entre ce qui est inanimé et ce qui est animé par le créateur. L'unité interne de l'homme lui vient de sa relation vitale avec Dieu : sans cela, il n'est que « chair », voué à la destruction : « tu reprends leur souffle, ils expirent et retournent à leur poussière. Tu envoies ton souffle, ils sont créés ; tu renouvelles la face de la terre²⁵ ». L'homme n'est vivant et ne conserve sa vie qu'en vertu d'un dynamisme qui lui vient d'en haut par lequel le souffle divin, créateur et régénérant, vient en quelque sorte « s'aboucher » à l'haleine humaine marquée par la limitation et sujette à l'essoufflement. Dans cette perspective l'homme, créature spirituelle, n'est pas propriétaire de son souffle et de son dynamisme vital : il lui est donné d'en haut pour qu'il en vive et en fasse vivre le monde. L'existence humaine se trouve comme ouverte à l'infini si elle consent à devenir toujours davantage réceptacle de l'Esprit : « Je vous donnerai un cœur, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon esprit, je ferai que vous marchiez selon mes lois, que vous gardiez mes préceptes et leur soyez fidèles²⁶ ».

25 Ps 104, 30-31.

26 Ez 36, 26-27.

F. Recréés par Dieu dans la grâce de son amour sauveur

69. Regardés ainsi, l'homme et tout le créé apparaissent alors comme les effets d'une effusion gratuite ; ils constituent des dons. Au commencement, il y a le don et le débordement d'un amour intelligent, gratuit et désintéressé, qui dispose l'homme et la femme dans la liberté éclairée de ceux qui vivent en présence de Dieu. Rappeler cette priorité absolue de la grâce, de l'amour de Dieu, n'est pas superflu, tant traîne dans les esprits que l'histoire humaine n'aurait commencé qu'après la chute du premier homme ou du premier ange !
70. Et pourtant... La coexistence des guerres, de l'accaparement égoïste des biens, de la violence, de la jalousie, avec le désir inassouvi de paix, d'absolu et de joie, si universellement présents, tout cela nous apporte la preuve quotidienne d'une division intérieure, d'une lutte sans issue apparente dans le cœur même de l'homme. Les mythes puis les mythologies qui en font une présentation sous forme de récits ont construit les premières explications dualistes, imaginant la nature et l'homme objets d'un conflit entre une puissance du bien et une puissance du mal ou sujets d'un destin aveugle, arbitraire et impersonnel. On en retrouve la trace dans les films de fiction.
71. La révélation biblique ouvre au contraire les perspectives en faisant le ménage, en démythisant radicalement

et surtout en dévoilant ce qui est réellement en cause : la vocation de tout homme, de toute femme.

Le récit de la chute, transmis sous la forme d'un poème inspiré²⁷, explicatif de notre situation, nous montre la beauté et la fragilité de notre existence, capable de se laisser détourner d'une relation simple avec Dieu. L'intelligence de l'homme est touchée par la suggestion blasphématoire – semée dans l'imaginaire par le diviseur : Dieu ne serait pas bon, mais jaloux de sa propre créature. La solution pour se débarrasser de la dépendance filiale préalablement caricaturée consiste alors à se saisir du pouvoir et à prétendre à la maîtrise sur toutes choses. Dès lors, l'homme se retrouve seul, laissé à lui-même, cessant tout dialogue avec Celui qui lui a tout confié. Au fond c'est le refus de recevoir filialement la vie qui, chez Adam et Ève, est à la racine de la situation dans laquelle l'humanité se trouve plongée. La conséquence ne peut être que dramatique, en raison de la solidarité entre tous les humains. La brisure et la fêlure introduites dans l'humanité à cause de l'orgueil et de la peur de l'homme, par ce que nous appelons le péché, nous marquent tous. Pour réparer cette fêlure, qui touche le cœur de l'homme, il faut une nouvelle initiative du Créateur. « *Toi qui as merveilleusement fondé l'humanité et l'as plus merveilleusement encore recrée*²⁸ ».

27 Gen 3.

28 Oraison de la Vigile pascale, après la première lecture.

72. Il faut d'abord que le Créateur fasse naître dans le cœur de l'homme l'espérance de retrouver l'amitié perdue. Dès l'origine se trouve annoncée la promesse, puisqu'après la faute il est dit à Satan que le lignage de la femme « *l'écrasera à la tête*²⁹ ». Toute l'histoire des patriarches, méditée dans la sagesse, interprétée et répercutée par les prophètes, fait mémoire de la fidélité de Dieu à la promesse précisée ensuite dans les alliances avec Noé, avec Abraham et avec Moïse, promesse de ce « cœur nouveau » par l'effusion de l'Esprit du Messie que Dieu enverra.
73. L'accomplissement de cette promesse est accueilli par Marie, la mère des vivants, et réalisé dans le Christ, vraiment Dieu et vraiment homme, donnant sa vie et changeant la nôtre, la recréant, la renouvelant, si nous voulons l'accueillir et nous y ouvrir en recevant la foi. En lui, l'humanité unie à Dieu resplendit dans sa beauté nouvelle : toute l'étendue de sa vocation se trouve dévoilée à l'homme. En se faisant l'un d'entre nous, en vivant parmi nous une existence pleinement filiale et en mourant, Jésus le Christ nous réapprend à être fils. Il s'agit là de la récapitulation de l'histoire et de l'homme.

Son imitation, sa suite seraient impossibles si nous n'étions pas transformés de l'intérieur, si nous n'étions pas sauvés de la paralysie du péché par un amour qui

29 Gn. 3, 15.

répare et guérit et qui répond parfaitement à l'amour du Père. C'est le scandale et la folie de la croix et la révélation de la puissance créatrice de Dieu, seul capable de relever les « ossements desséchés ³⁰ »...

74. La croix, signe et preuve de l'amour de Dieu parfaitement donné par l'Innocent, est « *folie aux yeux des hommes et sagesse aux yeux de Dieu* ³¹ ». Et pourtant le passage de l'humanité à Dieu, le passage de la mort à la vie, se fait là, une fois pour toutes. Toute l'humanité est concernée, car « *il est venu non pour condamner mais pour sauver* ³² » et « *pour que tout homme soit sauvé* ³³ ». Et la mort et la résurrection du Christ sont annoncés chaque fois que l'Eucharistie est célébrée. Ce mystère pascal n'est pas un spectacle ni un souvenir. Il est au cœur même de la foi et de la vie des chrétiens. Par cet acte rédempteur se trouvent réalisés la transformation, le rétablissement de la relation à Dieu, la réorientation de l'humanité.
75. Le vocabulaire et les images employés par l'apôtre Paul pour évoquer le salut – sauvé des eaux, de la mort... – la rédemption (le rachat), parlent difficilement aujourd'hui. D'usage plus évident paraît le vocabulaire de la nouveauté, de l'homme nouveau – par rapport à l'homme ancien – de ce qui est rénové – par rapport

30 Ez 37.

31 1 Co, 1, 21-25.

32 Jn, 3, 17.

33 1 Ti, 2, 4.

à ce qui est vieux – ou de la vie – par rapport à la mort. C'est d'ailleurs ce lexique qui est employé le plus souvent dans les catéchèses baptismales des Pères.

Ce qui est ancien est près de mourir – l'homme ancien a vécu. Même s'il constate qu'il est toujours marqué par la division, l'homme a été retiré de l'esclavage du péché. Il a la force de le rejeter et de le refuser. Il sait le nommer et n'en est plus prisonnier. C'est la première facette du Salut, la victoire du Christ sur le péché, c'est le oui du Fils qui remplace le non de l'esclave.

76. La raison profonde de la division intérieure que tout homme éprouve, s'il est honnête avec lui-même, se trouve nommée : le péché abîme l'homme et si celui-ci se laisse dominer par lui brise son élan : il « *fait le mal qu'il ne voudrait pas et il ne fait pas le bien qu'il voudrait faire* ³⁴ ». La grâce éclaire sur la nature du péché en montrant non seulement ce qu'il est - à l'origine rupture de relation avec Dieu par peur de Dieu à partir d'un mensonge sur Dieu – et ce qu'il produit : d'abord la soumission de l'homme à l'idole du pouvoir, de l'argent, de l'orgueil, qui est un véritable esclavage puis, en conséquence, la solitude froide et absolue.
77. Le péché n'est pourtant ni le premier mot ni la définition de l'être humain : même si tout homme est pécheur l'homme ne se définit pas d'abord comme pécheur mais comme personne, objet de l'amour de Dieu fidèle

34 Paul, Rom 7, 14-25.

et comme quelqu'un fait pour le bien. Savoir cela va de pair avec la connaissance de Dieu. Non seulement Dieu donne sa grâce et son amour avant tout et avant le péché, mais, face à la révolte et au refus de l'homme qui le touche, comme seul Dieu peut être touché. Il maintient sa promesse et vient en personne réparer, tuer la haine, ouvrir après la mort l'avenir de la vie par la résurrection de Son Fils.

78. Du coup, la connaissance du péché cesse d'être paralysante. Il n'est pas inutile de le souligner, tant notre culture, souvent tétanisée par une insuffisante intégration des sciences humaines et en réaction à une prédication menaçant des flammes de l'enfer quiconque pècherait sans se repentir, a véhiculé une véritable phobie de toute mention du péché ou un refus de parler du péché, comme si la culpabilité et le sentiment de culpabilité étaient aliénants et mauvais en soi.

La connaissance du péché - « *mon péché moi je le connais*³⁵ » - est en réalité libératrice quand « *le cœur brisé*³⁶ » s'expose humblement à la miséricorde du Père qui guérit et met sa joie à pardonner, quand elle jaillit de la confiance et non de la peur.

79. La nouveauté de vie apportée par le Christ n'est donc pas un changement de détail superficiel mais une complète recréation et réorientation de la personne vers

35 Ps, 51, 5.

36 Ibid 19.

son créateur et vers ses frères. C'est la vie du vivant, du ressuscité, de celui qui a été tiré le premier de la mort, qui vient vivre en celui qui croit et qui est désormais habité par lui. C'est une reconfiguration, une transfiguration, une vie filiale nourrie quotidiennement. Les Pères parleront de « divinisation », de « déification », d'existence divinisée, non pour dire que nous devenons des dieux mais pour souligner que l'homme après avoir été aliéné de Dieu peut en devenir le temple !

80. Libératrices et éclairantes sont d'abord la connaissance du Sauveur et la connaissance des personnes à l'intérieur du mystère du salut, comme étant des hommes et des femmes appelés au salut, à qui la foi est offerte. Nous sommes tous pécheurs. Mais le péché ne nous définit pas et ne nous enferme pas. En être conscients permet de commencer à deviner la miséricorde du Seigneur à notre égard afin d'en devenir davantage les témoins. Et la connaissance de notre péché et de la miséricorde de Dieu, toujours plus forte et créatrice, ouvre notre cœur d'éducateur au-delà des limites qui sont les nôtres...
81. La liberté humaine, liberté filiale pour faire et aimer le bien, représente une des facettes du salut. Il est fondamental de ne pas l'oublier si on veut comprendre et servir un processus de véritable épanouissement de l'être, que la vérité seule rend pleinement et vraiment libre pour aimer. La nouvelle liberté est donnée à l'homme pour qu'il s'engage à fond dans la vie en accueillant la grâce de la foi. C'est le mystère de sa transformation, de sa

recréation, de sa liberté transfigurée. Il l'exprimera dans sa vie théologale de foi, d'espérance, de charité, dans l'accueil des dons et la pratique des vertus... L'unité et l'harmonie esprit-cœur-âme-corps-sens est rétablie et ce rétablissement se confirme par le travail de la grâce et la collaboration de l'homme.

82. Le mystère de la nouvelle relation filiale de l'homme avec le Créateur est fait d'engagement dans le don, d'une foi qui s'exprime en charité, d'un dialogue qui comprend louange, adoration, supplication, etc. Jésus indiquait déjà à Nicodème que pour cela il fallait une renaissance, « *il vous faut naître d'en haut*³⁷ ». Celle-ci débouche sur une relation nouvelle avec le monde, l'ensemble de l'humanité et soi-même : non pas accaparement mais service ; non pas possession égoïste mais gestion d'une terre qui n'appartient en propre à personne et qui doit être habitable pour tous...
83. Ajoutons que ce n'est pas un droit que d'être aimé mais un choix personnel du Créateur lui-même, une élection, une vocation pour chacun de ceux et celles que Dieu aime personnellement. C'est donc d'abord une grâce reçue sans aucun mérite personnel, qui fait entrer celui qui est aimé par Dieu dans les perspectives mêmes de cet amour, perspectives universelles, sans exclusion.
84. Que ce soit en famille ou à l'école, nous travaillons tous

37 Jn 3, 7.

à servir l'unification et le rétablissement en mieux et en plus beau de l'ordre esprit-cœur-chair par la grâce. La liberté qui se laisse guérir pour le bien et pour le don gratuit, pour la communion de l'amour, est audacieuse, fidèle, inventive. Mais c'est un chemin à parcourir.

85. Ce terrain du dialogue avec notre culture exige que nous y soyons attentifs, d'autant plus qu'une « conception faible » de la personne et de la liberté prédomine. Deux anciens préjugés symétriques perdurent : d'un côté, l'homme est vu comme s'il était bon de naissance, l'éducation ou la culture l'ayant perverti, et de l'autre, il est vu comme mauvais et pervers de naissance... et la culture ou l'éducation n'ont qu'à le redresser. La racine de ces préjugés prend dans un terreau culturel à la fois épris et malade de la liberté. En effet, la liberté humaine est souvent confondue avec le libre choix, le libre arbitre ou le choix non contraint de l'extérieur. Ces deux préjugés n'ont pas complètement disparu dans la manière d'éduquer aujourd'hui. Et ils ont souvent pris la place d'une perception issue de la foi chrétienne, pleine d'espérance et de réalisme.
86. Pourtant, Socrate et Platon soulevaient déjà la question de l'éducation et la nécessité d'une formation de la liberté du citoyen que nous appelons aujourd'hui la liberté personnelle et sociale. Ils savaient bien que les tyrans ou les systèmes totalitaires cherchent à donner aux masses l'impression qu'elles sont libres pour mieux en faire des esclaves, chose à laquelle s'oppose de toutes ses forces le philosophe.

Depuis Platon, la situation a-t-elle diamétralement changé ? Après avoir revendiqué haut et fort de beaux idéaux d'affranchissement des tutelles tyranniques ou des préjugés, l'école est-elle réellement et pas seulement théoriquement, au service de l'éducation des libertés humaines ? En tout cas, la pédagogie de la liberté comme caractéristique de l'homme et de la femme libres par rapport au péché pour aimer vraiment est au cœur de l'éducation.

G. **Voulus et aimés en Dieu de toute éternité**

87. Après toutes les préparations et les alliances du Premier Testament, la révélation nous atteste, dans la nouvelle et éternelle alliance en la personne de Jésus Christ, que l'origine ultime de l'homme et de la femme se trouve dans la pensée éternelle de Dieu et que leur vocation pour toujours est la communion de vie avec leur Créateur et par là avec tout le cosmos.

L'homme, qui a commencé un jour du temps, est donc compris et aimé, « envisagé », non seulement à son apparition, à sa naissance sur cette terre, mais de toute éternité dans la pensée du Créateur, au-delà du temps...

88. La ressemblance de l'homme et de la femme avec le Créateur est un premier indice éloquent de cette élection, de ce choix éternel, puisqu'il est créé à son

image : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa*³⁸ ».

89. Cette existence filiale n'est en rien un droit de naissance : c'est le don absolument immérité d'une adoption dans le Christ, à la suite de notre salut par le Christ. C'est le don d'une ressemblance avec lui, tissée par l'action de l'Esprit.
90. Le Christ, le Fils unique, nous apprend la nature profonde et la raison de cette ressemblance, faite d'un échange et d'une communion dans le don, où intelligence et volonté sont engagées ; c'est Lui qui nous donne d'y avoir accès. L'amour de Dieu est amour paternel et personnel pour chacun de ceux qu'il appelle à devenir ses fils et filles d'adoption. Ce n'est pas un amour « en général », indistinct et vague, mais un amour qui choisit, qui appelle. C'est pourquoi l'apôtre Paul nous dit que nous sommes « *élus dans le Christ dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus Christ*³⁹ », promis à la communion avec Dieu.

Même si cette origine, cette ressemblance et cette vocation ont été rejetées et abîmées par le péché - le refus émanant de l'homme créé libre - et ont pu conduire à la solitude et à la mort, cela n'a pas pour autant éteint la

38 Gen 1, 27.

39 Eph 1, 3-5.

fidélité, la miséricorde l'amour que Dieu porte à chacun ou les talents et les dons reçus par chacun.

91. On voit là encore toute la portée éducative d'une telle anthropologie théologique : considérer le jeune non seulement à partir de ce que nous voyons de lui par la simple observation mais à partir du regard de foi, de l'amour et de la pensée de Dieu, père de Jésus, comporte des conséquences considérables. Quand nous savons que le Créateur dit à sa créature « *tu as du prix à mes yeux*⁴⁰ », comment notre propre regard ne serait-il pas élargi ?

92. La dignité de l'homme et de la femme ne tiennent donc pas seulement au fait d'une ressemblance plus ou moins lisible de la créature à l'image de son créateur. Elle tient au fait que son existence et sa personne sont voulues et comprises de toute éternité dans le Christ...

Notre comportement éducatif doit en être éclairé. Quand un enfant ou un adolescent a une mauvaise estime de lui-même, pose sur les autres un regard de mépris et de peur et pense qu'on le dédaigne ou qu'on le rejette, la charité reçue et éduquée par l'Église et très pratiquement vécue au cœur d'une équipe éducative rend crédible et possible ce qui, à vues humaines, ne l'est pas.

Nous ne pouvons quant à nous considérer un jeune

40 Is 43, 4.

sans nous rappeler que l'amour du Père pleinement révélé en Jésus est sur lui, sur elle et que l'amitié avec le Père, restaurée par Jésus, lui est offerte. Comme le dit le Concile Vatican II, dans une formule si souvent reprise par le Pape Jean Paul II, « *Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment qu'à la lumière du mystère du Verbe incarné*⁴¹ ».

93. La profondeur de ce regard et de cette attitude envers la personne ainsi reconnue est un prolongement de ce que nous disions à propos de la création et de l'homme reconnu comme créé. L'éducation qui en est consciente atteste que la personne et le jeune en particulier vaut infiniment plus que nous ne pouvons l'entrevoir et que le jeune lui-même ne l'entrevoit. Se battre pour qu'il avance, lui faire confiance, croire en son avenir envers et contre tout sont fondés sur ce regard.

Mais le regard ne suffit pas : si nous sommes mobilisés par l'espérance et l'amour qui rendent inventifs, il doit provoquer des actes concrets et des initiatives courageuses. À ce moment-là on n'est plus dans le simple ordre de la justice distributive, encore moins de l'égalitarisme, pas toujours aussi juste qu'il le paraît. On se trouve dans l'ordre de la charité et de la miséricorde, de la gratuité et d'une certaine folie aux yeux du monde...

Nous pouvons parler ici à juste titre de la fidélité éducative ou de la fidélité de l'éducateur comme signe,

41 *Gaudium et Spes*, n°22, 1.

fragile mais réel, de la fidélité même du Créateur et du Sauveur. Parfois l'éducateur est même le seul à porter ce signe, quand famille, entourage, et l'élève lui-même sont tentés de baisser les bras...

H. Pour toujours

94. Le désir inné de vivre pleinement et pour toujours, le refus de la souffrance et de la mort, la révolte devant l'injustice coexistent en l'homme. Il aspire à la totalité et vit dans la perpétuelle insatisfaction du désir, dont celui d'immortalité et de bonheur. Mais l'homme est incapable de réaliser par lui-même ce désir dont il a pourtant l'avant-goût, ne serait-ce qu'à partir des joies dont il aimerait qu'elles ne connaissent jamais de fin. Trace fragile mais tenace et réelle d'un appel à vivre en plénitude.
95. Les dimensions de l'alliance nouvelle et éternelle que Dieu veut conclure avec l'humanité par l'Église sont indiquées dès le début du ministère public de Jésus par son rappel et son interprétation de la loi et par l'énoncé des Béatitudes : le Royaume de Dieu est déjà à l'œuvre, le Règne de Dieu n'aura pas de fin et – c'est la scène du Jugement dernier en Mt 25 – nous sommes invités à nous situer par rapport à lui dès cette vie en nous situant par rapport au prochain. Et notre vie, à condition d'accepter de renaître par la foi, devient l'accueil de la Vie éternelle dont l'Eucharistie est le gage !

La résurrection du Christ et le sacrement de l'eucharistie viennent annoncer l'au-delà sans fin et la plénitude de vie et en creusent le désir. Sans être abolie, la mort n'est pas vue comme terme absurde d'une existence close mais comme passage par la porte ouverte par le Christ.

96. La Résurrection dit davantage qu'un prolongement éternel de la vie et va plus loin. Elle n'est pas cette réponse cosmétique au désir d'immortalité qui se manifeste dans les théories de l'éternel retour ou de la réincarnation et qui ne paraissent promettre qu'une désespérante reprise sans fin de la vie mortelle.

L'anthropologie chrétienne voit en l'homme et la femme qui l'accueillent la beauté du salut, c'est-à-dire l'offre de transfiguration et de divinisation de l'homme. L'être humain est ainsi vu dans toute l'ampleur et la densité de sa vocation : la communion divinisante avec Dieu éternel et le partage avec Lui de la miséricorde envers tous.

Le poids et la grandeur de la personne sont donc ceux-là mêmes de sa vocation. L'être humain n'est pas seulement quelqu'un qui est posé là ; il est connu et aimé de toute éternité et promis à la vie éternelle. Sa dimension éternelle et divine lui confère sa pleine signification dans ce monde.

97. Cela éclaire évidemment la signification, le sens et le poids de nos responsabilités en ce monde mais aussi la grandeur de l'ensemble du cosmos déjà travaillé par

la transfiguration. Cela donne sa gravité et son sens aux réalités terrestres, à la construction de la cité des hommes et à l'activité humaine, aussi bien artistique que scientifique ou technique. La tâche humaine est comprise alors comme projet et espérance, moteurs de l'action et de l'accomplissement personnel et social.

98. Cela éclaire aussi la signification et la « gestion » des succès et des échecs par un jeune. Que ce soit un dépit amoureux ou un échec scolaire, certains ne les prendront pas au sérieux, d'autres en feront un drame existentiel. Et tout sera fort différent selon que le jeune aura ou non compris avec son intelligence et son cœur, selon qu'il aura rencontré ou non quelqu'un qui lui fait confiance et qui l'aime, avec désintéressement et exigence. Le paysage n'est plus le même lorsque le jeune est lové sur lui-même ou sur de faux amis. Un jeune a déjà beaucoup progressé dans la maturité quand il a l'intuition que réussir sa vie n'est pas synonyme de réussir dans la vie. Il y a d'autant plus de mérite pour lui si son entourage immédiat ne l'aide pas à structurer sa volonté autour de ce qui est sa propre vocation et qu'il mettra sans doute du temps à découvrir.

C'est surtout sa propre manière d'envisager ses succès ou ses échecs qui peut changer. La perspective d'une vie qui se termine à la mort physique est une perspective close qui pousse à l'abrutissement ou à l'obsession de la réussite rapide et à tout prix. La perspective de poser des actes qui comptent pour l'établissement de solides relations à l'intérieur d'une vie éternelle est autre chose : Jésus lui-même

l'indique quand il parle des pauvres que nous aurons toujours avec nous et de l'utilité de nous constituer dès cette terre un trésor dans le ciel... La nature éternelle de l'engagement de Dieu, qui se lie sans retour avec un jeune dès maintenant, ouvre à une relation de communion avec tout et tous.

I. La communion des hommes entre eux et la communion avec Dieu. Éthique et charité

99. L'anthropologie n'est pas seulement ni d'abord une manière de regarder ou de considérer le monde et les personnes. C'est un agir humain, celui de l'homme qui pose des actes spécifiques et propres à l'homme - *actus humanus* : par exemple, sourire sur soi-même - et pas seulement des actes qu'il a en commun avec tous les vivants - *actus hominis* : par exemple, se nourrir.

Les actes humains sont de divers ordres, puisque l'homme se déploie dans l'activité artistique, technique, intellectuelle, mais aussi dans la recherche du bien, le sien propre et celui des autres. L'agir moral met en œuvre l'intelligence et la volonté pour la recherche et l'obtention du bien personnel et collectif...

100. Nous nous trouvons ici devant de redoutables questions, surtout quand le bien semble réduit à ce qui plaît à chacun, sans avoir d'autre justification. Car la principale question est bien celle de savoir quel est le bien et quel est le mal. Où cela s'apprend t-il ? Tout

n'est-il pas relatif à la culture ? Qu'est-ce qui est inné et qu'est-ce qui est acquis ? Dans la poursuite du bien, à quels impératifs l'homme obéit-il ? Ceux-ci sont-ils extérieurs à l'homme ? La conscience personnelle du bien et du mal intervient-elle ? Est-elle commandée par une loi et, si oui, laquelle ?

101. Cet agir moral est à la fois l'objet d'un apprentissage et d'un effort qui passe par la pratique des vertus. La question est alors de savoir comment l'élève, l'enfant, le jeune y est initié, formé, encouragé.

Lieu de socialisation et de formation, l'école peut d'autant moins se soustraire à ces questions qu'elle scolarise des centaines ou des milliers de jeunes et non une vingtaine comme chaque pédagogue athénien...

Je me permets ici deux pistes de réflexion, sans prétendre répondre à toutes les questions précédentes !

102. La première est une invitation à la découverte d'une morale du vrai bonheur et des vertus et non à une morale de l'obligation.

Nous avons pris l'habitude dans les sociétés dites civilisées, fières d'une certaine organisation sociale mais sécularisées, de recevoir comme lois morales les règles édictées par le législateur que nous nous sommes donné. En outre, en France, le fondement du droit ne repose pas sur une loi divine ou des commandements révélés mais sur des impératifs *a priori* dont le fondement est supposé admis par tous (ne jamais faire à autrui ce

qu'on ne voudrait pas qu'il vous fit) ou sur un consensus temporaire du peuple ou du groupe dirigeant.

Dans ce contexte, la conscience morale qui a comme seul point de repère la loi civile, souvent prise ou présentée comme la loi morale elle-même ou la loi divine, est laissée à elle-même. La seule barrière est alors la loi : c'est permis ou c'est défendu et puni.

Il s'agit bien alors d'une morale du devoir, qui n'est d'ailleurs pas sans noblesse, voulant sauvegarder l'ordre social. On fait cela parce que c'est commandé par l'autorité légitime, issue des urnes, ou imposée autrement. On sait à quelles conséquences extrêmes peut aboutir une telle conception, quand le législateur une fois élu prend l'initiative de lois objectivement destructrices du bien commun et orchestrées par la propagande. Mais sans en arriver là, une morale qui ne tient qu'au devoir n'a alors pas d'autres fondements que les obligations qu'on s'impose à soi-même au nom de convictions subjectives ou – pire ! – que l'opinion vous impose.

La morale chrétienne, cherchant le bien de tout homme et de tous les hommes, ne part pas de là mais d'une invitation divine à vouloir le bien et à rejeter le mal, à trouver la vie et le vrai bonheur (celui des Béatitudes, non le bonheur éphémère ou temporel de la satisfaction des désirs) dans l'accomplissement du bien et le malheur et la mort dans l'accomplissement du mal. Le bien et le mal sont décrits par les commandements qui découlent tous du premier : l'amour de Dieu. La

conscience reste éclairée et guidée par la loi divine qui n'est pas fabriquée par l'homme mais commandement de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain à cause de l'amour de Dieu. Il y est question de vie et de mort à l'intérieur d'une alliance et d'une loi dont l'origine est divine. Les commandements sont des stipulations d'alliance pour ceux qui veulent vivre selon les lois de leur créateur.

Le sermon sur la montagne est la présentation de l'alliance par le Christ, qui est en sa vie et en sa mort l'accomplissement du commandement de l'amour et des béatitudes. La grande nouveauté par rapport à la première alliance n'est pas dans le contenu de la loi divine, réaffirmée dans les commandements, ni dans l'évocation du jugement mais dans son explication par l'existence même de Jésus, par la bénédiction qu'il donne des Béatitudes⁴² et surtout par le don de l'Esprit Saint qui permet enfin d'accomplir les commandements.

La vocation de l'homme est indiquée par le commandement de l'amour, livré en testament par Jésus la veille de sa mort, en annonçant le don de l'Esprit sanctifiant. C'est ainsi que la vie humaine est vie filiale, vie fraternelle, pardon et aussi combat spirituel pour y être fidèle. Ce combat doit alors être livré avec pour seule panoplie les vertus théologiques infuses de la foi, de l'espérance et

42 Mat 5-7.

de la charité et l'ensemble des vertus humaines (dont les vertus charnières de prudence, justice, force et tempérance) et les dons de l'Esprit.

Saint Paul parle de l'homme et de la femme comme de personnes qui, s'ils vivent comme des fils et des filles adoptives de Dieu, ne sont plus esclaves du péché mais vivent sous une loi de liberté, la liberté de l'esprit, de l'homme nouveau, d'une nouvelle vie « *selon l'Esprit* » et non « *selon la chair* ». Il ne s'agit pas là d'une vie désincarnée mais d'une vie animée de l'intérieur.

Toute la vie morale chrétienne est donc une vie où l'homme, avec l'ensemble de ses dynamismes, de ses facultés, de ses capacités d'action, de ses habitudes pour le bien, est invité à se laisser perfectionner et orienter par l'action de l'Esprit Saint afin d'atteindre son accomplissement : réaliser sa vocation au vrai bonheur, inséparable de celle du bonheur de tous.

103. La deuxième piste est celle de l'initiation à la vraie fraternité et à la justice. La personne humaine est incompréhensible, opaque à elle-même, tant qu'elle n'a pas trouvé et compris sa place dans la communauté humaine, tant qu'elle est étrangère à sa propre vocation à la communion interpersonnelle dans le bien.

Tout établissement catholique d'enseignement partage avec tous les autres cette caractéristique et cette dimension sociale. On attend aussi de lui qu'il aide à « socialiser » les jeunes qui bénéficient de son aide. La piste de la justice trouve un écho naturel, inné pour

ainsi dire chez les jeunes. Nous retrouvons ici une des dimensions fondamentales de la mission de l'Église comme communion des personnes unies dans la foi et l'amour et ordonnée à la communion de toute l'humanité.

La façon dont nous chrétiens comprenons le respect des personnes est liée à tout ce que nous avons dit précédemment sur la personne. C'est pourquoi l'éducation chrétienne, quand elle prépare à devenir citoyen responsable et solidaire, a quelque chose d'absolument spécifique, dans la mesure où elle comprend la société humaine comme une société qui suppose un apprentissage, non seulement citoyen mais fraternel, citoyen parce que fraternel.

Évidemment cette reconnaissance de l'être fraternel suppose la reconnaissance d'un même Père...

Peut-être est-ce pour cela que dans notre devise républicaine, le mot de fraternité ne fait guère l'objet de commentaires ou d'approfondissement... C'est la réalité et la notion la plus mise à mal et la plus absente depuis longtemps des discours officiels. Cela risque de demeurer longtemps ainsi, au moins tant que l'éducation scolaire ne sera pas libérée de ses inhibitions vis-à-vis du religieux. Cette peur et cette ignorance continueront d'engendrer des violences tant que les citoyens n'apprendront qu'à se regarder avec méfiance, victimes de l'obsession de certains de sauvegarder une laïcité abstraite, aseptique et sur la défensive.

Il s'agit bien de souligner ici la dimension « communionnelle » de l'homme et de la femme et de tous les membres de l'humanité. Nous sommes évidemment très loin d'un *ersatz* d'anthropologie par addition de numéros ou de clones ou d'un arrangement entre individus pour la satisfaction de chacun... Ni confusion fusionnelle, ni communisme, ni individualisme égoïste, mais communion dans le bien et la recherche du bien : « *qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble*⁴³ ».

104. De nombreuses conséquences en découlent dans la vie quotidienne. Commençons par l'indispensable passage de la tolérance au respect. En une époque où on parle beaucoup du « vivre ensemble » mais où on n'a peut-être jamais eu autant peur de celui ou de celle qui est différent de soi, on évoque la tolérance comme si c'était une vertu alors qu'il s'agit d'un « hybride » ou d'un trompe-œil.

On tolère un mal, on tolère des personnes qui vous sont différentes ou étrangères et qui non seulement vous surprennent ou vous gênent mais vous font peur. On tolère parce qu'on ne peut ou qu'on s'imagine ne pouvoir faire autrement, parce qu'on n'en peut supprimer la cause. Pour que la société tienne debout, pour éviter le grand mal de la guerre ou du conflit ouvert, on tolère ce qu'on voit comme un mal inévitable ;

43 Ps 133, 1.

ou on pense qu'il y a des barrières culturelles au-delà desquelles on ne tient pas à s'aventurer. On ne souhaite pas transgresser les frontières qu'on a soi-même décrétées. On tolère pour un temps soit parce qu'on sait que cela va passer, soit parce que cela durera plus longtemps que nous mais on s'interdit d'aller plus loin dans la compréhension du phénomène ou de la personne.

Cette insistance sur la tolérance est pleine de contradictions dans la mesure où non seulement elle est pensée sans aucun lien avec le respect mais qu'elle semble totalement l'ignorer. Et pourtant, le respect, beaucoup plus exigeant, est seul constructif... Il est dû à la personne reconnue comme telle et même à toute réalité comme créée en raison de sa vérité et de sa beauté intrinsèque. Il est dû au plus faible autant et plus qu'au plus fort qui « en impose », « impose le respect » « force le respect ». Il suppose la reconnaissance de l'originalité unique et de la dignité de la personne.

Le respect est derrière tout comportement authentiquement éducatif et il ne peut exister ni se développer sans éducation : éducation au débat, à la recherche de la vérité, au combat pour l'injustice et contre l'intolérance. Il s'y mêle aussi déférence, attention, envers qui ou quoi nous sommes débiteurs, que nous reconnaissons comme nous étant donné et s'imposant à nous avec son poids de beauté, de vérité, de justesse.

Enfin le respect accueille la personne sans être obligé d'adhérer à toutes ses idées ou à toutes ses opinions.

Si elles paraissent fausses ou sont fausses, il faut en refuser la pertinence, surtout si elles sont destructrices de la réputation ou de la vie de quelqu'un. Le respect de l'autre passe par le dialogue avec lui et la recherche de la communion dans la vérité, lorsque la tolérance se contente facilement d'une indifférence distante. Dans une société saine, on respecte toutes les personnes et on exerce son jugement critique sur les opinions ; dans une société malade, on en vient à respecter toutes les opinions, au risque de tolérer l'intolérable et on finit par exclure de plus en plus de personnes...

105. L'accueil de tous et la formation des élites pourraient constituer un autre objet de réflexion. Quand, dans le cadre d'un « partenariat associé à l'enseignement public », nous pratiquons l'ouverture et la générosité éducatives envers tous et que nous recevons des élèves de toute confession religieuse ou des élèves non croyants, riches ou pauvres, nous ne le faisons ni seulement ni d'abord pour satisfaire à une obligation légale motivée par la reconnaissance de l'égalité de droit entre tous les citoyens. Nous entendons traduire dans les faits quelque chose de l'universalité de l'amour de Dieu que nous professons, car nous reconnaissons en tout homme et toute femme un destinataire de la grâce et une ouverture à sa source et à sa fin. La préférence pour le pauvre s'enracine là.

Cela doit également être réfléchi en cohérence avec une certaine idée de la réussite, de toutes les réussites. L'Enseignement catholique se trouve devant une double

obligation non contradictoire : l'accueil de tous, la promotion de chacun dans ce qu'il a de meilleur et la formation à l'excellence, de quelque nature qu'elle soit. Servir le développement des jeunes, seconder aussi le plan de Dieu sur ce qu'ils ont d'unique, implique de discerner et de faire grandir toutes leurs qualités. On voit bien qu'une sélection mise au service de quelques-uns dans un but plus ou moins avoué de reproduction sociale serait gravement contraire à la conception chrétienne de l'homme qui met l'accent sur l'égalité de dignité de chacun et qui veut que tous soient accompagnés dans leur croissance, à commencer par les plus fragiles. Mais on perçoit aussi qu'un objectif égalitariste d'éducation minimale pour tous viendrait rabougir l'humain en empêchant le déploiement des capacités de chacun. Bien plus, la régénération de la société passe par une formation et un renouvellement des « élites » à condition que l'excellence puisse se déployer et être reconnue dans tous les champs de l'humain – l'économie mais aussi les arts et les sciences, le monde intellectuel mais aussi celui de l'artisanat ou celui des services rendus à la personne... – et qu'elles soient formées pour être attentives au bien commun et à leur responsabilité en ce monde. C'est alors un tout pour une école de veiller à l'accompagnement et au développement intégral des « décrocheurs » ou des personnes handicapées et de discerner les talents pour les mener le plus loin possible...

106. Une anthropologie intégrale, fondement de l'action éducative parce qu'elle lui donne à la fois sa base et sa

finalité, ne peut faire l'économie du trésor que représente la doctrine sociale de l'Église. Car l'homme ne peut être compris comme un être isolé, replié sur la recherche de son bien privé : sa vocation l'appelle au grand large afin qu'il prenne sa place dans la société à toutes les échelles (famille, travail, monde associatif, nation, communauté de nations). En donnant à chacun le désir de s'engager pour la justice et la dignité de tout homme, à commencer par le droit à la vie et à l'éducation, on sert le dynamisme profond de la jeunesse en lui donnant des raisons d'espérer, de donner et de se donner. L'éducation à la fraternité intègre l'éducation à la citoyenneté en lui donnant sa vraie orientation : l'édification de la civilisation de l'amour.

J. Les règles du dialogue humain et donc du dialogue religieux

107. Paul VI aimait à définir l'Église comme étant par vocation et par mission vouée au dialogue avec tous les hommes. L'École catholique peut en être et en est souvent une excellente illustration.
108. La capacité d'accueil dans un établissement est stimulée là où la foi se traduit dans des comportements, où elle s'annonce librement, où elle est proposée et où ses fondements sont rappelés et approfondis. Le vrai respect pour qui ne croit pas ou pour qui est membre d'une religion non chrétienne commande chez le

croyant une proposition et une exposition de la foi chrétienne et non pas son évitement.

109. Concernant les relations avec les musulmans dans la vie quotidienne et dans l'établissement, on doit surtout redouter le manque de clarté et le non-dit. La présence de non croyants ou de musulmans nous incite et nous provoque à une meilleure compréhension de notre propre foi. Nous avons d'autant moins à en rougir que notre foi ne refuse pas mais commande au contraire le dialogue avec la raison philosophique, historique et critique, avec la raison scientifique.
110. Nous touchons par là aussi la nécessité de la formation chrétienne permanente des enseignants chrétiens, non seulement dans leur seule matière d'enseignement mais en théologie, en philosophie ou en histoire... Des bribes de sociologie et de psychologie ne peuvent en tenir lieu, encore moins si elles étaient instrumentalisées par l'idéologie ou le parti-pris.
111. Le dialogue est plus qu'une méthode, c'est une manière d'être, d'écouter et de parler. Il ne dispense pas de la proposition de la foi. Oser le dialogue consiste à écouter avant de dire quelque chose et à proposer la foi de façon décomplexée et humble. Cela suppose aussi de ne pas avoir peur du dialogue de la raison, qui est notre premier bien commun.

S'il en est ainsi dans l'École catholique, on y trouvera parole et proposition, invitation des serviteurs à « *participer aux noces* ». La proposition de la foi sera explicite

et articulée dans le kérygme et dans l'apprentissage communautaire catéchétique. Une telle proposition s'accompagnera de l'humilité, de la joie et de l'assurance des envoyés. Elle sera reçue par le courage et le désir de conversion des auditeurs catéchumènes ou de ceux qui redécouvrent la foi et attendent souvent sans prendre l'initiative d'en parler. Les peurs se trouvent par là même exorcisées.

La proposition demande d'être faite à tous. Loin d'exclure un approfondissement de la foi, elle le commande plutôt. Non, dans les conditions actuelles, ce n'est pas de l'irréalisme ou de l'utopie qu'une anthropologie chrétienne assumée et comprise dans de l'annonce de la foi !

Conclusion

Exorciser nos peurs. Soigner nos timidités

112. Les freins principaux à un véritable renouveau ne sont pas toujours les contraintes extérieures, même si elles sont bien réelles. Ils existent chez les chrétiens eux-mêmes, non seulement chez les chrétiens de la communauté éducative mais chez l'ensemble des membres du corps ecclésial. Comme le fait maintes fois observer notre Pape, les freins à l'écoute de la Bonne Nouvelle ne sont pas tant en dehors de nous qu'en nous-mêmes.

Ne faut-il pas s'étonner d'attitudes frileuses chez nombre de baptisés dans la proposition de la foi et la première annonce, dans l'engagement tout simple dans le dialogue entre croyants et non croyants ? Serions-nous encore impressionnés par la persistance d'un athéisme de fait sous l'apparence d'un théisme vague, comme si les justes objections des philosophes du soupçon n'avaient pas reçu de réponse ou comme si ces réponses n'avaient pas été entendues ou comprises ?

N'aurions-nous pas purement et simplement oublié que le Christ est vivant, l'aurions-nous renié comme Dieu Sauveur fait homme ? La relation avec lui se limiterait-elle à une simple référence culturelle et son

enseignement aurait-il été réduit à un seul enseignement de sagesse philosophique ?

Ces obstacles que représentent le manque de foi ou la foi affadie sont graves mais ils ne demeurent insurmontables que si l'on n'en est pas conscient !

Combien y aura-t-il demain d'établissements catholiques assez en cohérence avec les caractéristiques et les finalités liées à la reconnaissance d'une anthropologie réellement chrétienne ? Dieu seul le sait.

113. À l'Église et à l'Enseignement catholique de s'engager maintenant de façon déterminée dans les études universitaires afin que se lèvent et se préparent des enseignants qualifiés pour créer avec courage du neuf là où il le faut. À nous de conforter l'éducation en famille de sorte que chacun puisse prendre toute sa part dans la difficile transmission du charisme d'origine de nos établissements catholiques.

Pratiquer l'encouragement effectif

114. Les institutions qui se rattachent aux traditions les plus vénérables n'ont pas pour autant les promesses de la vie éternelle. Leur développement et leur vitalité, aujourd'hui comme hier, dépendent des personnes qui reçoivent la responsabilité et la mission de mettre en œuvre le projet éducatif catholique de l'établissement, c'est-à-dire en premier lieu du chef d'établissement.

Que ceux-ci et toutes les personnes qui s'engagent avec leur énergie, leur foi et leur désintéressement dans les métiers de l'éducation, trouvent ici l'expression d'une profonde gratitude. L'Esprit Saint qui agit avec puissance dans nos faiblesses et avec fidélité au sein de situations souvent tendues, parfois extrêmes, donnera encore l'inventivité et la générosité qui ont toujours su se lever. Que la ferveur missionnaire de la foi, de l'espérance et de la charité des chrétiens des paroisses et des établissements catholiques nous stimule et nous encourage !

En la fête de saint Louis de Gonzague, 21 juin 2017

+ **Éric AUMONIER, évêque de Versailles**

Sommaire

I	Mission de l'Église et éducation	1
A.	La mission du chef d'établissement, confiée par l'Église et exercée au nom de l'Église	5
B.	Au cœur de cette mission, la vie sacramentelle	6
C.	La nature pastorale de votre mission	7
D.	Le chef d'établissement et la « pastorale »	9
	• L'annonce de la foi, la première annonce	12
	• La catéchèse	
E.	Votre mission et l'humble service de la vérité	16
F.	Votre mission s'exerce et se vit dans la communion catholique	20
G.	Le soutien de l'Église par beau temps et par temps d'orage	23
H.	L'originalité de l'École catholique	25
I.	Le dialogue avec la culture et la société	29

II	Les grandes lignes de l'anthropologie chrétienne	35
A.	L'homme, l'écologie et les technologies : une anthropologie de la personne	36
B.	La question des origines	40
C.	Personnes créées, au sein d'un univers créé	41
D.	Limites et finitude	48
E.	Le composé humain ou l'unité humaine	49
F.	Recrées par Dieu dans la grâce de son amour sauveur	53
G.	Voulus et aimés en Dieu de toute éternité	62
H.	Pour toujours	66
I.	La communion des hommes entre eux et la communion avec Dieu. Éthique et charité	69
J.	Les règles du dialogue humain et donc du dialogue religieux	79
	Conclusion	83
	Exorciser nos peurs. Soigner nos timidités	83
	Pratiquer l'encouragement effectif	83

